

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

(SUITE)

Avoir vingt ans, toucher au bonheur, et voir ce bonheur fuir et s'évanouir comme un mirage, c'est dur ! Quelle que fût la force d'âme d'Aubigné, la déception qui venait l'atteindre fut trop violente pour elle. Il tomba dangereusement malade, ne se remit qu'avec peine, et, au milieu des nouveaux incidents de sa vie, conserva longtemps encore une blessure saignante au cœur.

Cependant il n'était pas d'humeur à s'envelir dans les regrets d'une passion malheureuse. Il a traversé l'existence de l'étudiant et du soldat ; il va maintenant en aborder une autre : celle de l'homme de cour ; ce qui nous ramène à notre point de départ.

« La paix de la Rochelle est faite » — dit-il — « et les menées de Monsieur et du Roy de Navarre ayant commencement, le maistre-d'hôtel du dernier fit souvenir son maistre des services de deffunct Aubigné et le conseilla de se servir du fils comme d'un homme qui ne trouvoit rien de trop chaud. »

On peut juger, d'après tout ce qui vient d'être raconté, si cet éloge était mérité. — « Le marché » se fit en secret, » — ajoute l'auteur. Il fallait que le marché se fit ainsi, sans quoi il risquait fort de ne pas se faire du tout. La Reine-Mère y eut mis bon ordre.

Ce n'étaient pas des serviteurs comme le fils de Jean d'Aubigné qu'elle désirait voir auprès de son gendre. L'affaire fut si habilement conduite par celui-ci, qu'il eut l'air de prendre son

écuyer sur la recommandation d'un seigneur de la cour, ennemi déclaré des Huguenots.

On sait où « les menées de Monsieur, duc d'Angoulême, et du roi de Navarre », auxquelles il vient d'être fait allusion, avaient conduit ces deux princes. Les Mémoires de Marguerite de Valois nous ont dit l'état précaire où se trouvaient le plus jeune de ses frères et son mari, vers la fin du règne de Charles IX. Mais à l'avènement du nouveau souverain, les choses avaient repris leurs cours normal, et Henri de Bourbon sa position ordinaire à la cour, — position fautive de liberté apparente et de captivité réelle. Dans cette cour brillante, il n'était question que de fêtes. Les ballets, les mascarades, les tournois se succédaient sans interruption. Il semble que cette atmosphère énervante où se plongeait avec indolence le jeune roi de Navarre, ne demeurait pas sans influence même sur le caractère bien autrement éprouvé de son écuyer. Non seulement Aubigné prenait part à tous les divertissements, mais il s'en constituait souvent l'ordonnateur. L'entrain et les inventions ingénieuses qu'il y apportait, ses vives saillies, ses propos mordants, le faisaient bien venir de tout ce monde affolé de plaisirs. Le duc de Guise, entre autres, l'avait pris particulièrement en gré ; il aimait son esprit, et la familiarité dans laquelle il admettait le serviteur resserrait encore davantage celle qu'il entretenait avec le maître ; car entre Henri de Bourbon et Henri de Lorraine,

entre le pupille de Coligny et l'homme couvert du sang de l'amiral, existait alors une intimité que peu d'historiens, à ce que nous croyons, ont rapportée, et qu'on a quelque peine à se figurer.

« Ces deux princes couchoient, mangeoient et faisoient leurs mascarades ensemble, ballets et carrouzels, desquels Aubigné estoit inventeur. »

Un jour, parmi les dames appelées à jouir du spectacle de ces jeux, où Aubigné avait un rôle si important, se trouve une personne dont la présence a pour lui un intérêt spécial.

« En un tournoy où le Roy de Navarre, les deux Guisards et l'Escuyer de ce Roy (Aubigné) parurent, Diane de Talcy assista, lors promise à Limeux. Cette damoiselle apprenant et voyant à l'estime de la Cour les différences de ce qu'elle avait perdu et de ce qu'elle possédait, amassa une melancholie dont elle tomba malade et n'eut santé jusques à la mort. »

Pauvre Diane ! on saisit dans ces paroles de son ancien amoureux un accent de contentement amer qui annonce tout ce qu'il avait gardé de rancune dans l'âme. Nous aimerions mieux y trouver celui d'un sentiment plus généreux.

Cependant, au milieu de ces succès mondains, et de cette transformation d'un huguenot assez mal dissimulé en favori de Cour, il était un œil qui, en le rencontrant, laissait tomber sur lui un regard de malveillance et de soupçon : c'était celui de la Reine-Mère. Catherine sentait qu'il y avait là une forteresse imprenable par les armes qu'elle avait coutume d'employer. Amoureuse comme elle l'était de divertissements et de fêtes, la fille des Médicis ne pouvait méconnaître le mérite d'Aubigné sur ce point ; il fallit même trouver grâce devant elle par le beau ballet de *Circé* qu'il avait composé, et qui plut à son goût italien. Mais ce regard aigu, habile à fouiller jusqu'au fond des consciences, ne s'y trompait pas : sous un masque d'insouciance et de gaité, Aubigné s'indignait de la vie efféminée où languissait son maître ; il aspirait à l'en tirer et à en sortir avec lui, pour se rejeter au milieu des hasards de la lutte où les appelaient tous les deux, selon lui, le devoir et l'honneur. Depuis longtemps déjà le prince de Condé, cousin du roi de Navarre, arrêté avec lui le jour de la Saint-Barthélemy, et, comme lui, contraint d'abjurer, avait, trompant la vigilance de ses surveillants, reconquis sa liberté, et couru se mettre à la tête des Protestants en armes ; le duc d'Alençon venait, à son tour, de quitter furtivement la Cour, et prenait le commandement des catholiques mécontents dits *Politiques*. Le roi de Navarre seul sommeillait dans ses chaînes, et semblait manquer de force pour les rompre.

C'est que, dans le nombre, étaient des chaînes de fleurs ; — les plus solides de toutes celles dont avaient su l'enlacer les savantes manœuvres de la Reine-Mère.

Naguère pourtant quelque velléité s'était manifestée en lui de suivre l'exemple de son cousin et de son beau-frère ; mais promptement évanouie, elle n'avait servi qu'à compromettre ceux qui étaient tout disposés à la seconder, et qui avaient dû s'éloigner au plus vite pour mettre leur personne en sûreté. De tous les serviteurs loyaux du prince, deux seuls lui restaient encore, et délibéraient sur ce qu'ils devaient faire : c'était son premier valet de chambre Armagnac, et son écuyer Agrippa d'Aubigné.

Un soir, près du lit de leur maître, qui, pris d'une fièvre légère, semblait assoupi derrière ses rideaux, ils s'entretenaient à voix basse, quand soudain ils l'entendent soupirer, puis, un moment après, murmurer tristement le verset du psaume 88 où David déplore l'abandon de ses amis. Sur les signes pressants d'Armagnac, Aubigné se lève, écarte les rideaux et adresse au Roi une grave admonestation, où l'énergie des images ajoute à la sévérité du fond. — Nous regrettons de ne pouvoir la donner tout entière, en raison de sa longueur ; mais quelques-unes des phrases principales suffiront à en faire juger :

« Sire, vous soupirez à Dieu pour l'absence de vos amis et fidèles serviteurs, et en mesme temps ils sont ensemble souspirans pour la vostre et travaillans à vostre liberté. Mais vous n'avez que des larmes aux yeux, et eux les armes aux mains... ils ne craignent que Dieu, vous une femme, devant laquelle vous joignez les mains, quand vos amis ont le poing fermé ; ils sont à cheval, et vous à genoux... Quel esprit d'estourdissement vous fait choisir d'estre valet ici au lieu d'estre le maistre là où vous seriez le premier de tous ceux qu'on redoute ? — N'êtes-vous point las de vous cacher derrière vous-même, si le cacher estoit permis à un prince comme vous?... Encore, si les choses honteuses vous estoient seures ; mais vous n'avez rien à craindre tant que de demeurer. Pour nous deux, nous parlions de nous enfuir demain, quand vos propos nous ont fait tirer le rideau. Advisez donc qu'après nous, les mains qui vous serviront n'oseroient refuser d'employer sur vous le poison et le couteau. »

Ce langage vigoureux ébranle le Roi de Navarre ; pourtant il diffère encore, il hésite. Mais d'autres circonstances viennent y joindre leur influence, pour achever ce que l'éloquence de son écuyer a commencé.

Marguerite nous a raconté comment elle était alors brouillée avec son mari, sans avoir donné à ce prince aucun sujet de plainte. Tel n'est pas tout à fait le témoignage d'Aubigné. D'après lui, la sœur des Valois, dont la conduite méritait d'ailleurs plus d'un reproche, ne cessait d'intriguer pour faire parvenir aux oreilles de Henri III les propos irrévérencieux que tenait sur son compte le Roi de Navarre, et à celles de ce dernier les amères récriminations de Henri III. Le dégoût de

toutes ces intrigues l'emportent enfin chez le captif sur la crainte de sa redoutable belle-mère, comme sur l'enchantement qui retenait Renaud dans les jardins d'Armide. Il prend sa résolution, et la partie de chasse qu'on lui a permise se transforme en fuite définitive.

Toutefois, cette permission, un soupçon, un caprice peut la faire rétracter. Le roi de Navarre va se « jeter au lit du duc de Guise, » et lui parle, avec l'abandon naïf d'un bon camarade, de la lieutenance générale du Royaume, qu'on lui faisait espérer, mais qui, hors de sa présence, était pour la Cour un sujet de risée. Le Duc n'a rien de plus pressé que d'aller en amuser Henri III. Toute défiance est endormie. Le Roi de Navarre profite du mépris qu'il inspire, et part.

Armagnac et Aubigné avaient dû d'abord être les seuls confidentes et les seuls compagnons de cette fuite; mais quatre autres familiers du prince sont admis dans le secret du plan d'évasion, et concourent avec eux à son exécution. Les incidents qui la signalent n'ont rien d'épique, et méritent peu qu'on s'y arrête. Exceptons-en un trait qui fait autant d'honneur à l'habileté du Roi de Navarre qu'à son humanité. Escorté de deux espions de la Cour, il s'en défait non en les laissant tuer par les siens, comme ceux-ci le proposent, mais en les expédiant l'un après l'autre vers Henri III, déjà éclairé par la confession d'un traître sur les projets du fugitif, pour l'assurer que, docile à la moindre parole de son royal beau-frère, il est prêt à retourner, ou à continuer sa chasse, selon qu'il lui plaira d'en décider. Catherine, pour sa part, à l'arrivée du second messenger, se doute de la vérité entière; mais le Roi de Navarre et ses amis sont déjà loin. À travers les périls et les difficultés du voyage, bravés ou éludés avec l'entrain, l'audace, la hardiesse et la gaieté de la jeunesse, ils arrivent enfin au port, c'est-à-dire au delà de la Loire. Henri de Bourbon cesse désormais de se cacher derrière lui-même, suivant la forte et pittoresque expression d'Aubigné. Il n'est plus le jonet de Catherine de Médicis; il est le Béarnais!

Une vie nouvelle commence pour lui; vie de luttes et de combats, d'adversités et de vicissitudes de toutes sortes; au milieu desquelles va graduellement se développer son caractère, tristement faussé par quatre années de dissimulation et de dégradante servitude passées dans la Cour malsaine des Valois. L'empreinte qu'elles y avaient laissée ne s'efface pas du premier coup, et il faut quelque temps pour que la franchise, la générosité, la bonté qui en faisaient le fond, l'emportent sur l'influence des petites et mauvaises passions au contact desquelles il avait forcément vécu.

Nous ne pouvons résister au désir de donner ici quelque chose de la peinture vivement colorée que fait Aubigné de cette époque de transition, peinture qui nous offre en même temps

la physionomie bien rendue de Catherine de Médicis.

« Juge la postérité quelle croyance de luy pou-
voit donner la prison dure et honteuse d'une
vraiment belle-mère, qui pour vestir la pru-
dence et le courage des hommes, avoit des-
pouillé les craintes et les storges (sentiments
de douceur) communes à son sexe, n'ayant rien
de médiocre en vices et en vertus; qui nour-
rissoit ses propres enfants de façon qu'ils
deussent emprunter d'elle la conduite et la
puissance, et elle d'eux le nom et le sceau.
Elle ne luy laissa voir le jour qu'autant qu'il
en fallait pour effeminer son courage par les
délices, et les desseins martiaux par amou-
reuses vanités... Il a fallu mesme que ce prince
se soit caché dans ses vices, ou au moins dans
cette vie infantine, — dure feinte aux grands
courage et aux grands esprits, — pour de là
eschapper aux grandes choses avec un cœur
reprenant sa force pour les entreprendre, un
esprit reprenant sa vigueur pour les diriger,
et un corps raffermi à en supporter les la-
beurs. »

Les labeurs allaient être rudes. Dix-huit années de guerre sans cesse renouvelée devaient s'écouler, avant que Henri IV vit s'ouvrir pour lui, non pas encore une perspective prochaine de paix entière, mais les portes de Paris.

Ces travaux, ces combats continuels qui exercent son courage, mettent aussi à l'épreuve la vaillance et la fidélité de ses compagnons, nous avons presque dit de ses camarades. En effet, l'habitude d'affronter ensemble les mêmes périls, de supporter ensemble les mêmes misères, fait naître entre le prince et ses amis une familiarité, où la royauté perdait singulièrement de son prestige. L'humeur indépendante d'Aubigné, sa parole tranchante et prompt à frapper comme son épée, ce qui n'est pas peu dire, y trouvaient leur compte; mais la susceptibilité du Roi n'y trouvait pas toujours le sien, et leurs rapports mutuels ne sont désormais qu'une suite d'orages, seulement interrompus par de temporaires embellies.

La première de ces bourrasques dont l'auteur fasse mention, est de longue durée.

Le Roi, non content de voir Aubigné servir ses intérêts avec zèle, lui demande un jour, comme chose toute simple, de servir aussi ses passions. Aubigné refuse net, et laisse le Roi dans un état d'irritation qui se manifeste, à l'en croire, par les plus méchants procédés et par de puériles persécutions :

« La malice le poussait à luy faire toutes sortes
de querelles, à luy empêcher tous payements,
et mesme à luy gaster ses vestements pour le
réduire à nécessité. »

Nous ne saurions admettre un seul moment, néanmoins, qu'il y eut rien de sérieux dans les menaces de mort que la colère arrache au maître

contre son peu complaisant écuyer. Le poignarder et le jeter à l'eau sans autre forme de procès, voilà de quoi il était question. Sur le rapport plus ou moins véridique qui lui en est fait, Aubigné se rend à la demeure royale, pénètre dans la salle où le prince soupait en grande compagnie, et paraît tout à coup devant ses yeux surpris. Là, prenant fièrement la parole, il lui reproche d'avoir pu méditer la mort d'un serviteur fidèle, qui ne lui a marchandé son dévouement dans aucun péril, mais seulement en chose contraire à l'honneur. Cette mort, du reste, il ne la craint pas : le voici prêt à la subir.

Un tel discours n'était pas fait pour adoucir le courroux du roi de Navarre. Il réplique aigrement. Cette scène finit sans qu'il en résulte aucun mal pour Aubigné; mais ce n'est pas lui qui cède le premier; c'est le Roi qui quitte la table. — « Soit dit cela pour vous chastier de telles libertés, » — ajoute l'auteur, en forme de leçon morale à ses enfants.

Hauts-faits, fatigues et dangers remplissent encore une fois les pages d'Aubigné. Quand ce ne sont pas les batailles, ce sont les duels ou les tentatives d'assassinat dont il est l'objet dans son propre camp qui mettent à tout instant sa vie en péril. A Limoges, il n'échappe que par sa prudence à un stratagème perfide de guerre, qui devait le faire tomber en mains ennemies, et de là monter à l'échafaud. Enfin, la paix se conclut. L'épée d'Aubigné cesse momentanément d'être nécessaire à la cause qu'il défend. Il prend la détermination de s'éloigner pour longtemps, — pour toujours peut-être, — du maître ingrat qui l'a méconnu. Sur le point de partir, il lui écrit une lettre d'adieu, où débordent l'amertume de son cœur :

« Sire, votre mémoire vous reprochera douze ans de mon service, douze plaies sur mon estomach; elle vous fera souvenir de votre prison, et que cette main qui vous écrit a desfait les verrouils, et est demeurée pure en vous servant, vuide de vos bienfaits, et des corruptions de votre ennemy et de vous; par cet escript, elle vous recommande à Dieu, à qui je donne mes services passés et voue ceux de l'avenir. »

Rien ne sert de placer les gens trop en face de leurs torts. Le plein aspect leur en est pénible; ils détournent la tête pour ne pas les voir. Esprit hautain et cassant, l'écuyer du roi de Navarre ignorait, et eût dédaigné d'apprendre, l'art de rendre la vérité acceptable aux grands de ce monde.

Cependant, il n'est ni poignardé ni jeté à l'eau, mais sa disgrâce se prolonge. Il s'éloigne, et, passant par Agen, rencontre une ancienne connaissance. C'est un grand épagueul, répondant au nom de *Citron*, qui, dit-il, « avoit toujours accoustumé de coucher sur les pieds du Roi, et souvent entre Frontenac et Aubigné. » Laissé

là, sans doute, et oublié dans les mouvements de l'armée, le pauvre animal reconnaît un ami, et lui fait mille caresses. Le voyageur, tout ému, le recueille, lui assure provisoirement le vivre et le couvert chez une bonne femme de l'endroit, et, prêt à reprendre son chemin, attache au collier du chien un sonnet, qu'il espérait bien par là faire arriver sous les yeux du Maître. Le poète, avec une ironie acerbe, y mettait en regard les services de l'honnête *Citron*, et l'abandon qui les payait. Nous donnerons ici seulement le dernier tercet, où se résumait pour lui toute la moralité de l'histoire :

Courtisans qui jectez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

Le lendemain, le Roi de Navarre passait à son tour par Agen, et *Citron* retournait à son propriétaire, qui, assure l'auteur, « changea de couleur en lisant cet escript. »

L'intention d'Aubigné était de se retirer en Allemagne auprès du duc Jean-Casimir de Bavière. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Il se rend d'abord en Poitou, pour y dire adieu à ses amis, et vendre ce qu'il y possédait de bien. C'est là qu'allait se produire dans ses résolutions un changement imprévu.

« Car en arrivant à Saint-Gelays, mesme avant de descendre de cheval, il vit par une fenestre Suzanne de Lezay, de l'amour de laquelle il fut tellement picqué, qu'il trouva son Allemagne chez les sieurs de Saint-Gelays et de La Boulaye. »

Depuis longtemps, sans doute, Diane de Talcy était oubliée. Aucun obstacle ne se dressait ici entre Aubigné et l'accomplissement de ses vœux les plus chers; Suzanne de Lezay pouvait, avec l'approbation de tous les siens, accueillir la recherche du vaillant homme dont son doux visage de jeune fille avait évoillé les tendres sympathies. Elle devint sa femme.

Plus tard, en face de sa fin prochaine, Agrippa d'Aubigné, dans son testament, engageant ses enfants à emprunter des leçons à l'histoire de sa vie, leur proposait en exemple l'inviolable fidélité qu'il avait gardée à cette digne et chère compagne pendant que dura leur union, et après encore, quand la main de la mort fut venue en dissoudre les liens sacrés.

Un intervalle de trois ans s'écoule entre cette première rencontre et le mariage qui devait en être la suite; intervalle rempli, pour le futur, de nouvelles vicissitudes.

Le temps et l'absence avaient fini par ramener le roi de Navarre à de meilleures dispositions envers son écuyer: il se prenait à regretter l'éloignement d'un serviteur dont il connaissait le zèle, et qu'au fond il affectionnait. Il fait les premières démarches pour arriver à une réconciliation; mais il se heurte contre un mur d'ai-

rain. Quatre lettres écrites par le Roi sont jetées au feu, et restent sans réponse. Pour vaincre un ressentiment si obstiné il faut autre chose, et plus.

« Le mutin ayant scéu que son maistre adverty » du fait de Limoges et le tenant pour prisonnier » avait fait mettre à part des bagues de sa femme » pour le délivrer, ne s'esmeut pas pour tout » cela, mais ouy bien quand il fut adverty que » le Roy le tenant pour avoir eu la teste tranchée » en monstra un grand deuil, et en perdit quel- » que repos. »

L'orgueil d'Aubigné se détend. Le « mutin » revient à la Cour, où le Roi l'accable de caresses. Une autre personne de haute importance y associe les siennes. Marguerite de Valois était venue rejoindre son mari; elle accueille le nouvel arrivant de la manière la plus gracieuse, et ne néglige rien pour le gagner à ses intérêts, pour s'en faire un courtisan et un ami. Mais l'avisée reine de Navarre reconnaît bientôt à quelle indomptable nature elle adresse ses avances, et le prend en aversion.

Marguerite s'est complue à nous dépeindre l'éclat de sa cour de Nérac; nous avons cité à l'appui de son témoignage celui d'Aubigné, avec le correctif qu'il y ajoute: « L'aise y amena les » vices, comme la chaleur les serpents. » — Plus loin il poursuit ainsi:

« J'eusse bien voulu cacher l'ordure de la mai- » son, mais ayant prêté serment à la vérité, je ne » puis espargner les choses qui instruisent, prin- » cipalement sur ce point, qui, depuis Philippe » de Comines n'a esté guère bien connu par ceux » qui ont escrit, pour n'avoir pas fait leur chevet » au pied des roys comme luy et moy: c'est que » les plus grands mouvements des royaumes et » les tempestes qui les renversent prennent sou- » vent leurs ondes aux cervaux de personnes » viles et de peu. »

L'histoire peut effectivement constater le rôle que joue en politique l'influence des petites causes. Combien de fois celle des femmes et de leurs minces passions n'y a-t-elle pas été désastreuse! Ici encore nous en avons un exemple, et c'est où nous conduit la réflexion d'Aubigné. Marguerite, au comble de l'irritation contre son frère Henri III, qui, de loin, envoyait d'incessantes dénominations contre elle au roi de Navarre, lui fait déclarer la guerre par son mari, et, secondée par les dames qui l'environnent, met en armes tous les seigneurs de sa cour. Cette guerre, dite des *Amoureux*, indique par un tel surnom la frivolité de son motif. Elle a peu de durée, et rapporte peu de gloire; mais n'en inflige pas moins des deuils cruels à plus d'un cœur. Aubigné y perd un frère unique, né du second mariage de son père, et qui avait en lui tout ce qui fait les héros.

Le jeune capitaine tombe percé de coups dans un mouvement de retraite, où, après avoir assuré le salut des siens, il est resté seul exposé à la

poursuite de l'ennemi. On aime à saisir la note fraternelle qui vibre, avec une émotion contenue dans le récit de cette mort. — « J'en dis beaucoup, » — dit l'auteur, en façon d'excuse au lecteur, bien que la narration tienne à peine quelques lignes. Il ne peut s'empêcher pourtant de conter comment, dans un autre combat, ce même frère, à la tête de trente arquebusiers, en avait mis cent-vingt en fuite.

« Pour ce trait et quelques autres, l'aisné par- » tant pour aller à la guerre dit à son cadet: — » Tu as gagné réputation de soldat; ne sois pas » avare de ta vie, mais mesnager. — La réponse » fut: J'aurai bientôt le plaisir d'estre honoré, » ou de n'estre point. »

Il y a dans ces fières paroles comme un écho de Sparte. Le culte enthousiaste de l'antiquité influait alors non seulement sur les lettres, mais parfois aussi sur les sentiments et sur les actes.

La malveillance de la reine de Navarre subsistait toujours à l'égard d'Aubigné; mais cette malveillance faisait patte de velours, affectant des formes amicales et flatteuses. Le perdre auprès de son maître était le but que Marguerite se proposait. Elle lui tendait des pièges à cet effet, et, sous une apparence d'estime et de confiance familière, cherchait à le compromettre dans des négociations délicates, d'où il ne se tire qu'avec peine. Il s'en tire pourtant, et la Reine finit par être réduite à montrer plus ouvertement sa haine. Quant au bout d'un séjour de cinq années auprès d'un mari qui, en dernier lieu, la ménageait peu, elle reprend le chemin de Paris, Marguerite, au moment des adieux, se jette aux pieds du roi de Navarre, et le conjure, pour l'amour d'elle, d'éloigner de lui Aubigné.

— « Elle avait sur le cœur, » — dit ce dernier, — « quelques bons mots. » — La Reine-Mère, qui était venue chercher sa fille, joint ses instances aux siennes. Le Roi feint d'y céder, mais ne se croit nullement lié par l'engagement pris envers les deux princesses. Le jour, Aubigné se tient à l'écart; la nuit, il la passe dans la chambre de son maître. Cette disgrâce apparente lui sert à éprouver ses faux et ses vrais amis. Il l'utilise ainsi; puis, quittant la cour en effet, reporte ses soins et ses hommages à l'aimable Suzanne de Lezay, qui va enfin lui être unie à jamais. Il prélude à cette union par des fêtes chevaleresques, que de hauts personnages honorent de leur présence.

« Cet amour mit en lutte tout le Poitou, pour » les balets, combats à la barrière, carrouzels et » tournois qu'entreprit l'amoureux; et à quel- » ques-uns se trouvoit le prince de Condé. »

Le mariage se célèbre; mais, comme on l'a déjà vu, les sentiments tendres n'amollissaient pas cette âme toute lacédémonienne. Trois mois après la cérémonie, Agrippa d'Aubigné était auprès de son maître qu'il trouve dans une

« merveilleuse colère, » en raison de nouvelles arrivées de Paris.

» La Roynne de Navarre estant retournée à la cour avec la Roynne sa mère, il advint que cet esprit impatient ne demeura guère sans offenser le Roy son frère. Là-dessus cette princesse receut quelques affronts, desquels le dernier fut que Salerni, capitaine des Gardes, la fit démasquer à la porte Saint-Jacques, comme elle parloit pour s'en retourner en Gascogne trouver le Roy son mari, avec lequel pourtant elle estoit en très mauvais mesnage. »

En dépit du « très mauvais mesnage » où ils vivaient ensemble, Marguerite se réclame de son mari, et le roi de Navarre, peu charmé de la voir revenir à lui, n'en reconnaît pas moins que l'injure faite à sa femme rejallit sur son propre honneur. Il assemble son conseil. D'un avis unanime, on y décide que le roi de Navarre doit envoyer au roi de France sommation de faire bonne et notable justice de cette insulte, et, en cas de refus, lui dénoncer la rupture entre eux de toute amitié. La résolution en est donc prise; mais qui sera chargé de l'exécution ?

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit : je n'y va point, je ne suis pas si sot.
L'autre : je ne saurais ! — si bien, que sans rien faire

on se fût quitté, à l'instar des rats de La Fontaine, si Aubigné n'eût accepté cette tâche périlleuse. Personnellement mal vu de Henri III et de Catherine de Médicis, il y était moins propre pourtant que tout autre, comme il le fait observer au conseil. Mais chacun la déclinant, il s'en charge. Avant de partir, et pour ne pas risquer d'être désavoué, il exige du roi de Navarre une commission écrite, en emporte la copie, et envoie l'original à sa jeune femme dans une boîte cachetée, avec défense de l'ouvrir ; — « ce que contre l'ordinaire de son sexe, elle observa, » — ajoute ingénument et peu poliment le narrateur.

Honneur donc à Suzanne de Lezay ! Elle n'eût ouvert ni la boîte de Pandore, ni celle de Psyché ; et peut-être même qu'à la place de notre première

mère, elle n'eût point porté la main à la pomme fatale.

Aubigné se rend à la cour de France. Braver le roi au milieu de ses favoris, toujours prêts à jouer de l'épée ; de ses sicaires, toujours prêts à jouer de la dague, c'était une mission hérissée de dangers. Mais il n'était pas homme que la crainte fit reculer. Il parle à Henri III avec toute la fermeté que comportait son propre caractère, comme celui d'envoyé, dont il était revêtu. Le roi indigné répond avec colère :

« Retournez trouver le Roy vostre maistre » puisque vous l'osez appeler ainsi, et luy dites que s'il prend ce chemin, je luy mettray un fardeau sur les épaules qui feroit ployer celles du Grand-Seigneur. Allez luy dire cela, et vous en allez ; il luy faut des gens tels que vous. »

L'ambassadeur réplique fièrement. Le Roi porte la main au poignard attaché à sa ceinture, mais se ravise, et mettant fin brusquement à l'audience, sort de son cabinet. Aubigné, de son côté, se retire. — Une rencontre imprévue l'arrête en chemin.

« La Roynne-Mère qui montoit en carrosse pour aller trouver Monsieur, redescend pour parler à l'homme de son gendre, à qui elle dit qu'on feroit mourir de ces coquins et maraux qui avoient offensé sa fille. L'autre respondit qu'on ne sacrifieroit point de pourceaux à Diane, et qu'il falloit des testes plus nobles pour expiation. Il y eut quelques autres traits qui plairoient à quelque lecteur favorable. »

Nous n'en doutons pas. Agrippa d'Aubigné nous est maintenant assez connu pour qu'il soit aisé de se représenter quels traits mordants ou piquants pouvait lancer sa langue acérée. Il manque de payer cher sa témérité, et n'évite les spadassins chargés de le guetter au passage que par le secours de deux jeunes courtisans, qui veillent sur lui et l'aident à regagner la Loire.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

SUZANNE FLEMING

PAR M. BELL

Traduit de l'anglais par E. FALCONNIER.

A la bonne heure ! Voici un roman anglais de

l'ancien régime, qui rappelle beaucoup plus l'école des miss Edgeworth et des miss Burney que celle des Ouida et des George Elliot. Rien de précipité, rien de passionné, rien de tragique, des aventures sagement amenées, des scènes do-

mestiques agréables, des traits de caractère bien étudiés, une héroïne imparfaite et malheureuse, qui, sous l'action du temps, de la réflexion et de l'épreuve, devient parfaite et heureuse, c'est là tout le roman, il se lit volontiers, et il ne saurait laisser aucune impression mauvaise. Un peu plus de mouvement ne nuirait pas à son succès, mais nous sommes convenus que c'est un roman de l'ancienne école : alors que Richardson contait en quatorze volumes l'histoire de sa Clarisse, celui-ci ne compte qu'un tome qui se lit avec plaisir, car l'histoire de Suzanne Fleming est celle d'une âme courageuse, qui triomphe d'elle-même en s'appuyant sur le Ciel (1).

LA PETITE PROMISE (2)

PAR ISABELLE FRANCE

Ceci est une fille encore de *Fabiola*. Depuis que le cardinal Wiseman, de douce et savante mémoire, a trouvé dans les annales de l'Eglise le sujet d'un livre émouvant et pathétique, que d'auteurs ont glané après lui dans ce champ fertile, mais qui ne donne pas à tous dans la même mesure, car tous n'y apportent pas la foi vive et la profonde science de l'auteur anglais, cette foi qui lui a permis de peindre avec tant d'âme les saints et les martyrs, cette science qui lui a permis de donner de la société chrétienne toute entière une image si exacte et si vivante ! Mademoiselle France, dans sa *Petite Promise*, a choisi pour héroïne une prêtresse de Vesta, qu'une suite de trahisons pousse au dernier supplice ; elle est enterrée vivante, mais tirée de son sépulcre par le grand-prêtre qui l'a persécutée ; elle lui échappe, elle se convertit à la foi chrétienne, et elle épouse un jeune homme qu'elle aime, et qui, comme elle, a reçu le baptême. Tout ce récit animé, bien conduit, n'est pas dénué de charme ; peut-être l'auteur a-t-il butiné dans quelques ouvrages déjà anciens, peut-être s'est-il un peu souvenu de la tragédie de Guiraud, *le Gladiateur*, et de quelques autres romans, issus eux-mêmes de *Fabiola*, mais peut-on lui en faire un crime, et l'invention pure n'est-elle pas plus rare que l'or et les perles ?...

CŒURS VAILLANTS

PAR MADAME RAOUL DE NAVERY

Le talent souple et brillant de madame de Navery s'est engagé depuis quelques années dans une voie peu digne de lui. Les affaires de cours d'assises, les crimes mystérieux, les actions violentes, les mélodrames l'ont tentée, et elle a porté ce goût jusque dans les études historiques. Son nouveau volume en est la preuve. Sa plume a abandonné

les nuances délicates qui lui étaient familières ; elle n'a plus que trois couleurs : le noir et le rouge, pour peindre d'affreux brigands, le bleu céleste pour peindre des créatures sésaphiques qui passent, immaculées au milieu des orages et des flots de sang. Nous regrettons cette tendance chez un auteur si bien doué, si bien intentionné et qui devait aspirer à d'autres succès qu'à ceux des dramaturges du boulevard : elle pouvait employer la corde énergique qui vibre chez elle, sans abandonner la mesure, toujours compagne du beau, et les tons délicats et vrais.

Ce nouveau volume, très brillamment édité, renferme quatre nouvelles histoires : *Sabine de Steinbach*, jolie création, qui ne manque ni de grâce ni de mouvement ; *Giannino*, roi de France, est le petit roi Jean, fils posthume de Philippe le Bel, que l'auteur fait agir et parler, quoique, l'histoire le dit, il soit mort peu de jours après sa naissance ; la *Ménestrelle du Roi*, la gentille Odette, dont la douce figure est entourée d'un chaos d'images sanglantes, sous le prétexte de peindre la lutte des Armagnacs et des Bourguignons ; la *Fille de l'Imagier*, le meilleur récit du recueil. Tout ce volume atteste la facilité de style et le mouvement d'esprit de madame de Navery, mais, semblable à beaucoup d'écrivains, elle abonde trop dans sa manière ; on a loué autrefois sa vigueur, elle a multiplié les tons chauds, les images forcées, les traits trop accentués, et nous la verrions avec joie, revenir à une forme plus féminine, et qui mettrait en relief la grâce brillante de ses premiers écrits, par exemple, d'*Aglæ* et de *Paysans et Avocats*. (1)

KATE

PAR MARYAN (2)

Un sentiment moral élevé et une remarquable élégance de forme distinguent les ouvrages de Maryan, et forment une belle compensation à ce qui leur manque peut-être d'imprévu et de mouvement. Kate est une jeune orpheline, qui devient pour la famille où elle est accueillie un ange de paix : elle élève et soigne des enfants abandonnés, elle relève une âme aigrie par l'infortune, elle console un homme généreux du chagrin que lui fait éprouver un amour non payé de retour ; elle demeure modeste parmi les éloges, humble et silencieuse dans son dévouement, et si on pouvait lui reprocher quelque chose, ce serait un excès de perfections. L'action se passe en Touraine (nous échappons à la Bretagne cette fois-ci), et les jolis paysages de ce jardin de la France sont décrits avec charme. Nous recommandons cette œuvre à toutes nos lectrices.

M. B.

(1) Se vend à Lausanne, chez Bridel. Prix, 3 fr. 50 c.

(2) Chez Didier, 35, quai des Grands-Augustins. Un volume in-12, prix : 3 fr.

(1) Plon, 10 rue Garancière : prix, 10 fr.

(2) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.
— Un joli volume : prix, 2 fr.

UN RÊVE ACCOMPLI

(SUITE ET FIN)

XIX

PARIS

Amaury rentra dans la ville huit jours avant qu'elle ne fût complètement investie. Il aurait pu fuir encore, se dérober, comme tant d'autres, aux privations, aux périls; il lui semblait qu'il devait au sang dont il était sorti et qui avait donné tant de serviteurs à la patrie, cette marque de dévouement et de fidélité.

Ce sentiment le soutint durant ces longs jours, ces interminables semaines, ces mois pareils à des siècles, où rien n'arrivait dans la ville assiégée, rien que des rumeurs de plus en plus sinistres, moins sinistres pourtant que ne le fut la réalité; il endura avec patience les privations matérielles, les fatigues et l'ennui des marches, des gardes, des froides nuits passées au rempart; il se battit avec un courage d'autant plus réel qu'il n'était pas soutenu par l'espérance, et que nul rayon de gloire ne devait tomber sur le front des soldats obscurs et vaincus à l'avance; il se battit si bien qu'à Buzenval, il fut blessé au bras droit. Il fut forcé de rentrer chez lui et de se laisser soigner par un vieux domestique qu'il avait pris, en congédiant les servantes, devenues inutiles. Ces jours de fièvre et de souffrance physique furent lugubres; le canon tonnait au-dessus de Paris, on prévoyait la chute prochaine de la malheureuse cité, l'avenir se montrait plein de menaces, on se demandait s'il y aurait encore une France; et, dans un autre ordre d'idées et de soucis, les privations devenaient intolérables, et Amaury, qui n'avait reçu aucune nouvelle de ses filles depuis qu'il était enfermé dans Paris, éprouvait, grâce à la faiblesse et à l'insomnie, les plus sombres pressentiments. Il savait que les Prussiens étaient en Normandie, son imagination travaillait et lui offrait les plus tristes images: Courseulles en feu, ses enfants en fuite dans les bois: il les voyait pâles, épouvantées, et il les appelait en leur tendant les bras; elles disparaissaient sans qu'il pût les atteindre.

Son ami Beauvais n'avait pas non plus quitté Paris, il venait assidûment voir Amaury et lui rapportait, en les commentant, les bruits du dehors.

« Nous serons bientôt délivrés, lui dit-il, la ville ne peut plus tenir, mais après les Prussiens, gare à nous! nous aurons la guerre civile. Les

infernales figures des jours d'émeute semblent sortir du pavé. A propos, devine donc qui j'ai vu hier, sur un brancard qu'on portait à l'ambulance?

Amaury réfléchit un instant.

— Benjamin, dit-il.

— Tu as deviné, mon cher. Benjamin en personne, et fort mal en point. Il m'a reconnu, j'en suis sûr, car il a tourné la tête.

— Où le portait-on?

— Dans une ambulance, chez des religieuses, rue du Temple.

— Je vais y aller, je veux le voir!

— Tu es fou! tu peux à peine te tenir debout!

— Tu m'aideras, tu me conduiras...

Beauvais n'était pas contrariant; il aida son ami à s'habiller, lui arrangea bien le bras dans une écharpe, le couvrit chaudement et, le soutenant, il le conduisit jusqu'à la porte de l'ambulance. Le blessé, on les en informa, vivait encore, mais il était très bas. Beauvais s'assit dans un petit parloir, et Amaury entra seul dans la vaste pièce, encombrée de lits où souffraient et se plaignaient de pauvres gens, qui n'étaient pas nés pour être soldats. Benjamin était au fond de la salle. Une bonne sœur conduisit Amaury, en lui disant tout bas:

« Il n'en a plus que pour quelques heures, mais il s'est confessé. »

Benjamin avait la tête posée droite sur l'oreiller, les yeux fermés; on l'aurait cru mort: il se réveilla de ce sommeil, frère qui précède la sœur, comme disait Saint Vincent de Paul, au cri d'angoisse que poussait un de ses malheureux voisins, et ouvrant les yeux, il regarda Amaury.

« C'est moi, le mari de Lucie, me reconnaissez-vous, Benjamin? »

Il essaya de se détourner, et de ramener, de sa faible main, le drap sur son visage. Amaury serra cette main:

« Vous ne m'en voulez donc pas? dit le pauvre garçon. Vous me pardonnez? »

— De toute mon âme.

— Merci, vous êtes bon. Dites à ma mère que je suis très fâché de l'avoir négligée... qu'elle me pardonne aussi... et à Joseph... Joseph...

Sa voix s'étouffa dans un sanglot, et des larmes mouillèrent ses joues livides. Amaury ne put rester les yeux secs, il embrassa le triste enfant, que la vie de Paris avait grisé et perdu, et

qui mourait sans laisser de regrets, avec cette courte oraison funèbre :

« C'est bien heureux pour lui ! »

Le lendemain fut le dernier jour du siège; quatre jours après, Amaury, convalescent à demi, parti pour Courseulles, le cœur rempli d'une joie inquiète; il se sentit peu à peu reprendre à la vie, en revoyant la campagne, belle encore sous sa robe d'hiver, ce qui délassait ses yeux fatigués des tristes spectacles qu'offrait Paris. A mesure qu'il avançait vers Courseulles, le calme devenait plus grand, on ne voyait plus de casques à pointe, les paysans travaillaient dans les champs, des chèvres broutaient le long des fossés; cette série de tableaux paisibles calma l'esprit enfiévré d'Amaury. Il arriva à Courseulles, et courut à la maison où vivaient ses enfants : son cœur battait à rompre.

Les portes et les volets de la maison étaient clos : il frappa, on n'ouvrit point. La petite voisine qu'il connaissait accourut, le reconnut, et lui dit :

« Entrez chez nous, Monsieur. »

Il la suivit machinalement, elle le fit entrer :

« Mes filles ? ma belle-mère, où sont-elles ? dit-il d'une voix tremblante, car une inexprimable inquiétude l'oppressait.

— Je vas vous dire : la bonne mère Thory est morte, la veille de l'an ; elle avait un mauvais rhume, et elle a pris du chagrin quand Joseph est parti pour la guerre.

— O pauvre femme ! Mes filles ! mes filles !

— Il faut que la nouvelle de la mort de la bonne mère Thory ait été connue, car le second jour de l'an est arrivée une voiture avec une belle dame dedans, elle a dit comme ça : Je vas emmener les petites d'Hivray, parce que je suis leur parente... ou leur tante... je ne sais pas bien. Cela paraissait du beau monde tout plein, ma mère a donné les enfants...

— Mais qui était cette dame ?

— Hélas ! je ne sais pas... elle était bien habillée ! elle avait un manteau tout doublé de peaux, des peaux de lapin bien sûr, et un joli chapeau...

— Était-elle jeune ?

— Oui, peut-être, je ne sais pas. Elle avait un voile sur la figure... mais, tenez, elle a laissé un morceau de carton sur lequel elle a écrit quelque chose... elle avait un crayon d'or pendu à sa montre. »

Amaury saisit la carte que la petite Normande lui offrait; elle portait : *Berthe d'Hivray*, et en bas, au crayon, et très griffonné : rue Royale, à Caen.

« C'est ma sœur ! Comment m'en serais-je douté ? J'y cours. Y a-t-il une voiture ici ?

— Oui, Monsieur, et une bonne !

— Et Joseph, où est-il ?

— Je vas vous dire. On dit que les Prussiens l'ont emmené en Allemagne. C'est ça un malheur ! »

XVI

ON SE RETROUVE.

Il ne put trouver de chevaux ce soir-là, et il dut coucher à Courseulles; ce ne fut que le lendemain, à une heure, qu'il arriva rue Royale, et que la voiture le déposa à la porte d'une fort belle maison.

« Mademoiselle d'Hivray et les enfants y sont-elles ?

— Oui, Monsieur, entrez. »

On l'introduisit dans un joli salon, qu'une portière séparait d'une autre pièce, où l'on entendait des voix confuses d'enfants.

« Les petites filles sont là ? dit-il, en levant le rideau, il entra. »

Les deux enfants jouaient auprès du feu, Louise habillait un enfant de carton, Odile lisait un volume rose. Elle leva la tête, reconnut son père, quoiqu'il fût bien pâle, et bousculant le poupon qui ne cria pas, elle courut se jeter à son cou, en criant :

« Papa, c'est toi ! c'est toi, enfin ! »

Louise vint à son tour, mais elle regarda son père, elle avait peine à le reconnaître; il la serra fortement sur sa poitrine, et elle dit alors :

« Papa, je te reconnais, c'est toi ! tu m'embrassais comme ça ! »

Il avait tout oublié, en reprenant ses enfants, en retrouvant les chères épaves de son passé, la voix de Berthe le tira de son extase.

— Que je suis heureuse de te revoir ! dit-elle. Dis-moi, comment vas-tu ? tu es maigre et pâle à faire peur, et ton bras en écharpe !

— Je suis bien, très bien, je suis heureux. Ma bonne Berthe, que ne te dois-je pas ?

Elle sourit doucement :

— A moi ? tu ne me dois rien, je t'assure.

— Mais c'est toi qui a pensé à mes enfants, qui les a sauvées de l'abandon, qui les a recueillies.

— Moi ? dit-elle, va, tu te trompes bien. J'ignorais tout, mon frère, à peine savais-je que tu eusses des enfants, j'étais au Sacré-Cœur encore pendant le mois de décembre, alors que les Prussiens ont pénétré en Normandie, lorsque Valentine...

— Valentine !

— Oui, notre bonne cousine; nous sommes chez elle, et elle a eu la pensée de me faire sortir du couvent et de me faire habiter sous son toit. Elle a appris, je ne sais comment, que la pauvre grand-mère de tes enfants n'était plus au monde, et elle est allée les chercher... Mais, tiens, elle va t'expliquer elle-même toute cette histoire, mais ce qu'elle ne dira jamais, c'est combien elle est bonne ! »

Valentine entra dans la chambre et de l'air simple, naturel, qu'elle avait toujours, elle vint vers Amaury :

« Je suis heureuse de votre retour, cher cousin, dit-elle en lui tendant la main ; vous avez couru bien des dangers ? »

— Il est blessé, dit Berthe.

— Ce n'est rien, une misère. Ma cousine, comment vous remercier de vos bontés envers mes enfants !

— C'est bien simple, répondit-elle ; pouvions-nous les abandonner ? J'ai appris par un de mes fermiers de Courseulles, qui venait me prier de retarder son fermage, j'ai appris la mort de madame Thory ; je suis accourue... vos chères petites filles m'ont bien payée de ma peine... elles nous ont souvent consolées des malheurs de notre pauvre pays. »

On causa longtemps.

« Mais, dit enfin Amaury, comment se fait-il que vous ayez remis à la petite voisine la carte de Berthe et non la vôtre ? »

— Parce que, dit-elle en rougissant un peu, j'avais pris, dans la précipitation de mon départ, le porte-cartes de Berthe, au lieu du mien ; j'ai pensé, du reste, que son nom vous attirerait.

— Et le vôtre ! s'écria-t-il. »

Valentine ne répondit pas : les petites filles grimpaient sur ses genoux, lui disaient des mots tout bas ; elles semblaient dans les termes les plus intimes. On causa encore de Paris, du siège, et enfin, après avoir épuisé la coupe du passé, on parla de l'avenir.

« Vas-tu toujours rester à Paris ? dit Berthe à son frère.

— Non, je reviendrai en Normandie.

— Au château alors ?

— Chère amie, je n'ai pas assez de fortune pour habiter le château.

— Mais à nous deux, Amaury, nous resterons en... indi... indi... je sais ce que c'est, je l'ai entendu expliquer à mon tuteur. Nous vivrons ensemble, je te donnerai tout mon argent ; tu verras, tout ira bien, à condition qu'on ne vende pas le château, le bon vieux château !

— Cela n'est pas si facile, chérie ! » dit Amaury avec tristesse.

Car il pensait à ce qui aurait pu être, à ce qui ne serait jamais.

Quand il se trouva seul avec ses filles, il causa, et, sans les interroger, il apprit de quelles tendres bontés on les avait environnées. Odile, la plus avancée, parlait de sa pauvre mère-grand avec un sentiment de regret et de reconnaissance, mais l'amitié et les perfections de Valentine l'enthousiasmaient :

« Papa, tu ne saurais croire comme elle est bonne ! Ma petite mère chérie, si elle vivait, ne ferait pas davantage. Elle nous donne des leçons, elle nous amuse. Louise, ce gros baby qui ne savait pas ses lettres, lit très gentiment, et moi, je sais l'Histoire Sainte ! Ma cousine me fait coudre de petites chemises pour des pauvres enfants, et nous leur portons ! c'est si amusant.

Elle joue avec nous, et tante Berthe aussi... je crois que tante Berthe joue plus volontiers que ma cousine... c'est égal, nous nous amusons bien. Puis ma tante nous parlait de toi, père ; on voit qu'elle t'aime bien... Ma cousine ne disait rien : elle ne te connaît peut-être pas beaucoup, dis ? »

Ce babil lui allait au cœur : il trouvait chez Valentine cette bonté, la première des vertus, qu'elle dérobaient sous son extérieur froid et fier, mais qu'il avait connue jadis, qu'il avait appréciée, alors qu'il pensait que sa cousine deviendrait sa femme, et que toute sa vie il jouirait de cette douceur, de ce dévouement profond qui devaient créer pour lui une atmosphère si paisible et si noble. Des qualités plus brillantes l'avaient ébloui et entraîné, mais que le cœur qui l'avait charmé était indifférent et léger en comparaison de celui de Valentine, et qu'il avait souffert exilé de sa patrie morale et des premières inclinations qui l'avait subjugué ! Il comprenait maintenant l'étendue de sa faute et de ses erreurs, mais qu'y faire ? Valentine, qu'il avait dédaignée, ne l'accepterait plus ; il connaissait la pureté de son âme, et il ne pouvait douter qu'elle n'eût éloigné, comme une pensée coupable, tout retour vers le passé, et que l'affection qu'elle témoignait à ses filles ne pouvait s'étendre à leur père.

« C'est une pitié délicate, se disait-il ; et rien, rien de plus. Ne pensons plus à elle. Lucie, la mère de mes enfants, a tous les droits sur mon souvenir et sur mon âme ! Pauvre Lucie ! enlevée si jeune ! »

Il voulait se rapprocher de Lucie, mais ô fragilité de l'homme ! c'était à Valentine qu'il songeait. N'était-elle pas le choix de sa mère ? n'avait-elle pas témoigné à ses filles une affection spontanée et touchante ! Quelle seconde mère elle serait pour eux ! quelle charmante compagne pour Berthe ! Comme tout s'arrangerait si...

Ces pensées le suivaient partout, elles devinrent plus continues et plus profondes lorsque, de retour à Hivray-Saint-Ouen, il vécut dans le calme de la campagne, en compagnie de sa sœur et de ses filles. Là, le passé prenait un corps, et il semblait dire : Relie-nous à ton avenir... ne nous rejette pas une seconde fois...

Il éloignait ces images séductrices de sa pensée, et il se plongeait dans les affaires et les chiffres, sorte de bain glacial qui chasse les bouffées de l'imagination ; ni les affaires ni les chiffres qu'elles produisaient n'avaient rien de charmant, elles le ramenaient à la réalité, en lui rappelant qu'il avait dépensé sept années de sa vie, une belle partie de sa fortune, et qu'il ne lui restait du passé que des remords, des regrets et deux enfants sans mère... Pauvre Lucie ! il songeait à elle avec une tendre pitié, en se reprochant d'avoir dérangé, par une passion irréfléchie, cette humble destinée, et la sienne, qui devait être si heureuse. Il en demandait, et du fond de l'âme, pardon à Dieu.

**

Une année et plus avaient passé, les affaires, quelque nuageuses qu'elles fussent, s'étaient arrangées; Amaury et Berthe vivaient fraternellement à Hivray Saint-Ouen; les petites filles, dans l'air salubre des herbages normands, ont perdu leurs pâleurs parisiennes; elles sont vives et charmantes, tout est bien et calme; madame de Fréville a fait quelques visites de cérémonie à son frère et à sa sœur; Valentine est venue, un matin d'été, comme une apparition qui s'est envolée le soir même; tous la regrettaient, personne ne l'oubliait; les enfants s'étonnaient qu'elle ne fût pas là, à demeure; Berthe se lamentait et déclarait qu'elle était tout à fait impropre à la grande œuvre de l'éducation de ses nièces, avouant qu'elle n'avait d'autre talent que de les faire jouer, d'habiller leurs poupées et de leur enseigner les lois du croket. Amaury ne répondait rien à ces plaintes, mais il devenait chaque jour plus rêveur; une tristesse marquée remplaçait la sérénité des premiers jours: il avait repris les heureuses habitudes d'une existence calme et honorée; la fièvre des affaires et les rumeurs de Paris étaient oubliées, et il sentait à loisir une autre fièvre, d'autres aspirations, et le vide du cœur auquel manquait la première et la plus exclusive des affections.

Berthe l'observait avec la curiosité d'une enfant et le zèle d'une amie; elle comprit bientôt, et elle arrangea dans sa jeune et déjà sage tête tout l'avenir. Un jour (il semblait plus triste que de coutume), elle lui dit hardiment :

« Je pense que notre bonne mère avait bien choisi pour toi, Amaury.

— Qu'as-tu dit ?

— Tout simplement que Valentine et toi vous étiez faits l'un pour l'autre.

— Oui, mais j'ai dérangé ma destinée !

— Mais si elle t'aimait encore ?

— Cela n'est pas possible, après tous mes torts !

— Qui sait ! elle aime tant tes petites filles ! Notre vieux jardinier dit que lorsqu'on aime le tronc, on aime les branches.

— Il est trop tard ! ne me parle pas de cela ! j'ai agi en sot : j'ai fait du mal à Lucie, j'ai fait mal à moi-même, c'est une situation irréparable.

— Écoute : je me crois un certain talent de diplomatie, veux-tu me laisser carte blanche ? Dis oui, seulement.

Il lui tendit la main :

— Oui, ma sœur.

— C'est bien, demain je vais à Caen, et tu auras de mes nouvelles.

Deux jours après, Amaury reçut une petite lettre...

« Viens, cher frère, et amène Odile et Louise.

» Elle consent ! Elle nous aime tous, nous nous aimons tous. Je ne pensais pas qu'on fût si » heureux sur la terre ! Arrive vite.

» Ta sœur, BERTHE. »

M. BOURDON.

LA NIÈCE DE L'ONCLE ABEL

(SUITE)

La signature de cette lettre en faisait une sorte d'injonction pour madame Delétang qui tenait à ses relations avec la vicomtesse, bien qu'elle en fût assez cavalièrement traitée. Elle interrogea donc Philomène pour la forme, car sa résolution était déjà prise; et quand l'institutrice, répondant à ses questions, eut raconté simplement sa vie, elle se déclara satisfaite et prit avec elle un engagement définitif.

Elle n'avait prêté qu'une oreille inattentive, cependant, à ce récit : la voix du glacier dans l'office lui donnait des distractions; mais elle comprit du moins que mademoiselle Ludre appartenait à une famille distinguée qui, tout en perdant sa fortune, avait su garder sa dignité. A la

mort de ses parents, se dépouillant du peu qu'ils lui laissaient pour désintéresser quelques créanciers, Philomène s'était créé des ressources dans le travail. Elle n'en gémissait pas; elle en rougissait encore moins. Déshéritée des joies qu'avait espérées sa jeunesse, elle aimait à voir d'autres les goûter; elle se faisait un bonheur du devoir accompli, et si parfois la couronne d'épines pesait trop sur son front, si l'isolement lui semblait froid, si le travail la fatiguait, elle se consolait, elle se fortifiait en se disant : « Dieu l'a voulu... C'est un Père tendre qui dirige toutes choses pour le bien de ses enfants ! »

Alors, persuadée qu'elle entrait dans les vues divines, qu'elle marchait dans les voies provi-

dentiellles, Philomène se résignait à son sort et acceptait sa tâche; l'ayant acceptée, elle se prenait à l'aimer, faisant ainsi d'un métier un apostolat; et cet apostolat portant ses fruits, l'humble fille passait faisant le bien; et malgré le ton léger de madame Folsk, ce nom « d'oiseau rare » qu'elle lui donnait, se trouvait plus que justifié.

Sans pressentir encore toute la valeur de cette nature voilée sous des dehors peu brillants, madame Delétang comprit quel merveilleux parti elle en pourrait tirer, et, la congédiant avec un « à bientôt » souligné, elle termina joyeusement les apprêts de sa petite fête.

La liste d'invitation avait offert plus d'une difficulté; madame Delétang ne se dissimulait pas le mélange fâcheux qui s'y trouvait, et reconnaissait avec dépit qu'un plomb vil y ternissait quelque peu l'or pur. Le plomb vil, c'était la petite phalange bourgeoise alliée à son défunt mari, le clan des highlanders, comme elle l'appelait. L'or pur s'incarnait dans les débris de ses anciennes relations, épaves de son naufrage aristocratique. Faire le triage, c'était impossible... Madame Delétang savait trop de quel prix elle en avait payé la simple tentative.

« Si encore la méchante cousine Sauce et l'insupportable cousin Pigeon étaient retenus chez eux par quelque rhume intelligent! soupirait-elle. »

Mais ce vœu peu charitable était à peine éelos, qu'on annonçait :

« Madame Sauce. »

« J'arrive trop tôt, n'est-ce pas, ma cousine? C'est bourgeois, je le sais, mais, que voulez-vous, on ne se refait pas. »

— Comment donc! je ne trouve jamais qu'il est trop tôt pour avoir le plaisir de vous voir! protesta la maîtresse de la maison en grimaçant un sourire.

« Monsieur Pigeon. »

L'Aurore aux doigts de rose n'ouvrit pas à l'Orient la porte au nouveau venu; mais il s'avancait comme un soleil, brillant des feux lancés par les diamants disséminés sur sa personne; il en portait en bagues, en breloques, en épingles; il en eût porté en boucles d'oreilles, sous prétexte d'ophtalmie, si ses amis n'y eussent mis bon ordre. Toutefois, cet éclat emprunté pâlisait, croyait-il, devant les grâces de son esprit: son infortunée cousine frémit devant les horribles calembours, et les bons mots qu'elle entrevit à sa venue :

« Belle cousine, j'ose à peine vous approcher, fit-il en lui baisant la main. »

Elle détourna silencieusement la tête.

« Vous ne me demandez pas pourquoi? reprit-il désappointé. Ah! mais! on demande toujours pourquoi. Eh! bien! c'est parce que... il n'y a pas de roses sans épines. »

— Charmant! charmant! applaudit madame

Sauce pour encourager malicieusement son parent.

— Ah! si j'ai la cousine Sauce... tournée de mon côté, l'inspiration abondera: la cousine Sauce... ravigotte les plus engourdis. »

La cousine Sauce... piquante par nature, n'aimait pas à servir de point de mire et goûta peu le double calembour.

Les invités arrivaient nombreux, grands et petits, enfants et parents.

« La cour et la ville se sont donné rendez-vous! remarquait la cousine Sauce, dont les yeux d'oiseau de proie lançaient de malins regards sur tous les arrivants... Quel concours de mioches! quelle exhibition de vanités! Et voilà ce qu'on nomme la candide enfance! C'est pitoyable, en vérité! »

Elle avait quelque peu raison. On a parlé beaucoup des bals d'enfants; quelquefois pour, plus souvent contre; mais tout n'est pas dit encore, et, pour les penseurs, pour les vrais amis de l'enfance surtout, il reste encore beaucoup à dire...

Les petites causes produisent parfois les grands effets; les larges fleuves rompant leurs digues sont d'ordinaire, à leur source, de minces filets d'eau... De même pour les sociétés, de même pour les individus; les grands désordres dérivent souvent de points de départ inaperçus.

L'enfance est vouée par Dieu aux saintes ignorances, aux effusions spontanées, aux confiances irréfléchies comme à l'air libre, aux jours ensoleillés et aux nuits prolongées... Pourquoi gâter l'œuvre de Dieu en soufflant à cet âge d'innocence les précoces vanités, les rivalités corrosives, les défiances prématurées? Pourquoi renverser les lois de la nature par des veilles malsaines, dans une atmosphère viciée? par d'excitantes réunions qui font prématurément éclore les agitées émotions de la jeunesse? par des fatigues auxquelles l'orgueil sert de stimulant?

Ce n'étaient plus des enfants qui échangeaient ce soir-là des politesses banales et des sourires stéréotypés: c'étaient des femmes en miniature et des hommes en raccourci. La plupart d'entre eux accueillirent les présents de Noël avec une indifférence blasée; quelques-uns cependant s'avouèrent contents: on se moqua d'eux.

Quand les danses commencèrent, les messieurs de douze ans se montrèrent difficiles sur le choix des danseuses et les dames de même âge firent les dédaigneuses. Marthe elle-même, oubliant ses devoirs de maîtresse de maison, se laissait aller à la plus impertinente partialité.

« Mais à quoi penses-tu donc? lui disait Sylvie. Tu promets le même quadrille à trois danseurs. »

— Je le sais bien.

— Et quand ils viendront te chercher tous?

— Je n'en prendrai qu'un, petite niaise: le mieux des trois!

— Le mieux des trois?... Mais les deux autres se fâcheront!

— Certainement, c'est leur devoir !
 — Comment ! leur devoir de se fâcher ?
 — Mais oui. Sans cela, on supposerait qu'il leur est parfaitement égal de danser avec moi. Ce serait flatteur !

— Et s'ils s'injurient ? s'ils se brouillent ?

— Quel mal y verrais-je ?

— Cousin Pigeon, insinuaït perfidement la cousine Sauce à l'homme aux diamants, où donc est votre galanterie ? On va se rendre au souper et vous n'offrez pas votre bras à la maîtresse de céans !

— Séan... ce tenante ! J'y vole. Merci, cousine Sauce... maigre en effet serait ma galanterie sans votre direction. »

Il bouscula plusieurs groupes enfantins pour arriver plus vite à madame Delétang.

« Quel rustre ! dit à demi-voix un futur marquis ; s'il était moins décrépît, je lui demanderais tout de suite raison de sa grossièreté. »

— Bravo, monsieur Raoul ! lui jeta Marthe en passant. »

Cependant, après avoir renversé trois chaises et compromis l'équilibre de deux consoles, M. Pigeon atteignait le but de son vol accidenté.

« Belle cousine, fit-il tout essoufflé en arrondissant le bras, voulez-vous me permettre?... »

Madame Delétang s'empressa de poser sa main sur la manche d'un magistrat.

« Eh ! bien ? murmura le cousin tout interdit. »

Puis, avisant une douairière au nez busqué :

« Madame, roucoula-t-il en lui offrant le bras dédaigné, voulez-vous bien me permettre... de vous offrir une aile de Pigeon ? »

La douairière ne comprit point et passa outre.

« Pas de chance ! se dit l'homme aux bons mots ; ces femmes du grand monde sont d'une insolence !... La cousine Sauce... verte comme elle est, ne m'aurait cependant pas traité de la sorte. »

La maligne personne savourait de loin cette petite scène tout en espérant bien que le cousin Pigeon ne s'en tiendrait pas là.

Débouté de ses prétentions, il revenait à elle assez dépité.

« Ah ! remarqua-t-elle, comme vous semblez vexé ! Vous avez un air furieux et une figure rouge ! »

— Comment la voudriez-vous donc, cousine Sauce... blanche ?

— Encore !... Savez-vous que vos calembours commencent à m'assommer ! C'est monotone, voyez-vous, bien que vous me mettiez à toutes les sauces... Hein ! que dites-vous de celui-là ? Que diantre ! mon cher, votre nom n'est pas aristocratique plus que le mien et je n'aurais pas de peine à vous accommoder aussi à la crapaudine et aux petits pois ! A moins qu'il ne me convint mieux de vous classer parmi les ramiers, les pattus, les bisets et autres volatiles du même plumage. Mais, en définitive, comme nous sommes parents, ce serait toujours « tirer sur

mes Pigeons ! » Je m'en priverai donc pourvu que vous ne remettiez plus les pieds dans le plat... de Sauce ! Ah ! ah ! vous voyez qu'on en réussit comme vous quand on veut s'en donner la peine !

— Ce serait à vous rendre les armes, madame !

— Ne me rendez rien ; ou plutôt, rendez-moi le service de me conduire au buffet, puisque vous êtes vacant. Ah ! dame ! mon pauvre cousin, nous ne portons ni « d'azur ni de sinople » nous ! Nous faisons tache parmi les habitués de ce salon, à ce qu'il paraît, et l'on ne se gêne pas pour nous le faire sentir.

— Mais, madame, à défaut de « sable et de gueules », du moins nous portons...

— Oui, oui, vous portez des diamants, joli fonds de boutique.

— Nous portons... nous portons... haut la tête ! et nous ne devons rien à personne, ce que ne peut pas toujours dire le grand monde qui nous trouve petits. J'en sais quelque chose, moi ! Quand j'étais dans le commerce...

— Vous comptiez plus d'un débiteur récalcitrant, n'est-ce pas ? Il en pleut, à ce qu'on prétend et je ne m'étonnerais pas que notre belle cousine elle-même... quelque jour... Dame ! du train dont elle y va !... Remarquez donc, mon cher : des camélias naturels, des sandwiches au foie gras et tout le champagne frappé ! Je ne croyais pas que notre défunt cousin eût laissé assez de fortune à sa veuve pour...

— Ce cher Delétang ! En voilà un qui n'était pas fier avec sa famille et qui entendait le commerce ! »

Le bonhomme parlant très haut, ces derniers mots arrivèrent à la veuve, des Grignières en son nom, qui rougit et s'empressa de l'interrompre.

Madame Sauce, observant tout, tira parti de cette remarque :

« Quels beaux saphirs porte la baronne de Solmet ! souffla-t-elle avec un mauvais sourire à l'oreille du bijoutier. Faites-lui en donc votre compliment. »

— Mais... je ne connais pas cette dame... Il paraît que c'est mauvais genre de se présenter soi-même.

— Bah ! des simagrées ! Un compliment flatte toujours, mon cher, surtout quand il vient d'un connaisseur comme vous.

— Ah ! si vous m'en dites tant !

— Madame la baronne, fit-il en arrondissant sa bouche en cœur, voilà des saphirs comme on n'en trouverait ni chez Fontana, ni chez les autres en ce moment ! Ces deux orientaux à vos oreilles, cette téléésie à votre cou, foi d'ancien bijoutier, je n'ai jamais rien vu de mieux !

Madame Delétang, au supplice, poussa elle-même une assiette chargée vers son malencontreux parent.

« Quand il aura la bouche pleine, il se taira peut-être, » pensait-elle.

Mais le sourire avec lequel la petite baronne

accueillait monsieur Pigeon, le rendait insensible aux attraites de la gastronomie. Il dédaigna l'assiette et continua son analyse lithologique avec un brio désespérant.

La petite baronne, moqueuse à l'excès, s'amusa de ce bonhomme et le poussait en avant; madame Sauce triomphante lui lançait vingt applaudissements dans un seul coup d'œil et la maîtresse de la maison, perdant la tête, ramena précipitamment tout le monde au salon.

« C'est dommage que ce soit si vite fini ! J'ai encore faim, moi ! soupirait le cavalier de Sylvie.

— Eh ! bien, monsieur Léon, je vais vous faire servir autre chose, et j'attendrai que vous ayez fini.

— Mais tu es donc folle, lui dit tout bas Marthe; tu as dansé trois fois avec ce séminariste et tu t'occupes encore de lui !

— Je t'assure, Marthe, qu'il n'est ni séminariste, ni enfant de chœur.

— Tu ne comprends rien, ma pauvre Sylvie ! Je l'appelle séminariste parce qu'il n'est pas vêtu à la dernière mode et qu'il a l'air timide. Je déteste les gars timides, moi ! Et puis Léon danse à contre temps; ces demoiselles le refusent toutes.

— C'est pourquoi je l'accepte. Songe donc, sans moi, il n'aurait pas encore dansé un quadrille; pauvre Léon ! d'ailleurs il ressemble à Jean par les cheveux. »

Marthe en haussant les épaules voulut bien accepter un danseur qui n'était pas timide et mit son amour-propre à lui faire accomplir des tours de force et d'adresse pour la préserver des coudelements. En récompense, elle daigna lui confier qu'elle allait commencer des études sérieuses avec une institutrice de province que sa mère prenait par charité, une fille de bonne maison qu'il fallait bien sauver de la misère !

Pendant cette conversation, la pauvre Sylvie, très mal pilotée par monsieur Léon, recevait maints coups de coudes, et le bijoutier prenait place à côté de la baronne sur un tête-à-tête de brocatelle. La rieuse amabilité de son interlocutrice le mettant à l'aise tout à fait, il se trouvait plus spirituel que jamais et faisait feu de toutes pièces; un moment vint où se penchant sur le parquet il se mit à fourrager le tapis comme s'il y eût cherché quelque chose.

« Que faites-vous donc à mes pieds ? demanda la jeune femme, pressentant une surprise de haut goût.

— Madame la baronne... je cherche des champignons !

— Comment ! des champignons dans ce Smyrne ?

— Madame, je me suis toujours laissé dire que les champignons..... croissent aux pieds des charmes !

La baronne se tordait. Elle reprit assez d'empire sur elle-même cependant, pour répondre :

« Ah ! c'est trop de galanterie ! ces dames vont se pâmer de jalousie. C'est à madame Delétang qu'il fallait dire cela !

— Qu'a-t-elle besoin de mes hommages ? l'univers (l'uni-vert) est à ses pieds ! »

Et l'homme aux bons mots désignait du geste les souliers de satin vert-de-mer assortis à la robe de sa cousine.

Cependant, pour mettre le comble à cette parodie enfantine d'un grand bal, le « cotillon » commençait avec sa longue série de figures compliquées par Marthe, malgré les protestations de Sylvie.

« Mais ils vont se jeter par terre ! mais ils se brûleront ! mais tu leur feras attraper des bosses au front ! répétait la bonne petite fille avec angoisse. »

Marthe conduisant la danse avec le futur marquis, semblait puiser un stimulant dans ces observations.

Un moment vint où elle devait lancer en l'air un chiffon brodé; l'adroit cavalier qui le saisirait au vol serait son heureux danseur.

Le chiffon, s'élevant plus qu'il ne le fallait, s'accrocha au fronton d'une glace.

Les poursuivants s'arrêtèrent désappointés.

« Eh ! bien !... » fit la petite fille de l'air que dût prendre le grand Condé, jetant son bâton de commandement dans les lignes ennemies.

Les jeunes messieurs firent un pas en avant et s'arrêtèrent de nouveau.

— Que craignent-ils donc ? reprit la danseuse avec dédain.

Craindre quelque chose !...

Le futur marquis rougit de honte à cette supposition; et prompt comme l'éclair, il sauta sur un fauteuil, du fauteuil sur une console et posant le pied sur une encoignure élevée, se retenant d'une main à la girandole voisine, il tendit l'autre vers le chiffon convoité.

Mais la girandole céda sous le poids, l'encoignure se détacha du mur et le tout s'écroula pêle-mêle avec le présomptueux héros qu'on releva moitié furieux, moitié pleurant, la lèvre fendue par un éclat de cristal, les vêtements inondés par la cire des bougies et les cheveux roussis par leurs flammes, de jolis cheveux si bien frisés par le coiffeur en vogue !

Cet incident tragi-comique termina la soirée. Presque aussitôt la méchante cousine se retirant au bras du cousin Pigeon, lui disait avec une satisfaction mal déguisée :

« Cette petite promet, mon cher ! Elle eût fait une fameuse reine de tournois ! C'est égal, une telle éducation ne procure pas un mari... surtout quand on possède une maman qui croque les dots en réceptions ! »

Quelques jours après, avec la nouvelle année, mademoiselle Ludre commençait sa tâche. La nature élevée, tendre et docile de Sylvie devait lui faire aimer cette tâche en la lui facilitant ;

mais elle put bientôt reconnaître qu'elle n'exercerait jamais sur Marthe une sérieuse influence. Imbue dès le bas âge des erreurs mondaines et des préjugés maternels, elle grandissait avec eux, se modifiant à la surface au gré des circonstances, mais toujours la même au dedans, c'est-à-dire caractère exalté, esprit sceptique et cœur froid.

Elle s'abusait sur elle-même cependant : elle se croyait sensible quand une larme causée par l'excitation nerveuse montait à sa paupière ; et généreuse, si quelque enthousiasme de convention colorait ses joues d'une chaude rougeur. Elle eût même foi dans sa ferveur lorsqu'une religiosité vague l'agita d'un tremblement visible à l'approche de la sainte table où elle allait s'asseoir pour la première fois.

Les deux cousines accomplirent ensemble cet acte décisif de la première communion, mais dans des dispositions bien différentes. Ce jour-là elles dépouillèrent leur enfance pour entrer dans une autre phase de la vie. . . Marthe y rêvait des joies et des triomphes, triomphes et joies qu'elle accueillait d'avance comme son bien légitime. Sylvie, aux lueurs de la conscience, y regardait sans peur des devoirs à remplir et des sacrifices probables. Sérieuse avant l'âge, comme sont toujours sérieux les orphelins, elle fixait facilement son attention, exerçait sa mémoire, élargissait son intelligence ; et si elle montrait peu de dispositions à faire bouffer sa robe et valoir son teint, les beautés littéraires la frappaient naturellement, et les grandes pages de l'histoire se burlaient vite dans son souvenir. Elle n'eût pas distingué aussi bien que Marthe le style d'un meuble ou l'âge d'une vieille faïence, mais elle n'eût pas confondu comme elle Rocroy et Fontenoy !

Quelques années passèrent ainsi sans événements remarquables.

L'hiver, la veuve du fabricant, qui étendait de plus en plus le cercle de ses relations brillantes, ne quittait point Paris où elle se répandait beaucoup dans le monde et menait grand train. Absorbée par ses obligations sociales, elle déléguait ses pouvoirs maternels à Philomène Ludre et demeurait sans inquiétude.

Au printemps elle louait un appartement à Saint-Germain parce que, disait-elle, l'air de la forêt convenait à « ses filles » ; elle le respirait beaucoup plus qu'elles cependant, mais toujours en flatteuse compagnie.

« Les fillettes travaillent, » disait-elle ; « je ne peux m'en faire suivre à mon gré : mademoiselle Ludre est si sévère ! Je crains vraiment qu'elle n'en fasse des bas-bleus. »

En été, quelqu'une de ses amies l'entraînait aux bains de mer ; alors elle s'immolait sur l'autel de l'amitié pendant plusieurs semaines :

« La vie est un continuel sacrifice ! affirmait-elle. Je faisais une complète abnégation de moi-

même en quittant Paris pour Saint-Germain dans l'intérêt de « mes filles », et voilà qu'il me faut, pour une amie en danger de spleen, m'arracher à la résidence de ces chères enfants ! Mademoiselle Ludre ne me permet pas de les emmener. Elle s'oppose à toute espèce d'interruption dans leurs travaux ! »

L'automne devait toujours s'écouler à la Châtaigneraie ; mais, chaque année, un obstacle imprévu s'opposait à l'exécution de ce projet : tantôt la vicomtesse Folsk, entre deux voyages, touchant barre à son château de Guinché, tenait à y recevoir, non seulement « la chère belle », mais encore ses filles et surtout « l'oiseau rare » ; tantôt la récolte d'un vendangeoir, jadis possédé en Champagne par feu M. Delétang, y nécessitait la présence de sa veuve ; une autre fois, une exposition quelconque la faisait rentrer à Paris longtemps avant la chute des feuilles ; et, tous les ans, Sylvie voyait s'envoler l'espoir caressé.

Alors elle envoyait à Nanon des couronnes pour la tombe de l'oncle Abel, avec cent recommandations touchantes qui rappelaient le temps où on la nommait encore « petite Sissi » ; elle écrivait à madame de la Courtine, et, les yeux fermés pour mieux se recueillir, la tête dans ses mains, elle songeait au passé... — Dans ces moments, la figure expressive de Jean se détachait de l'ombre, avec son sourire affectueux et son regard franc ; elle émergeait lumineuse comme une promesse éclairant l'avenir, et Sylvie, essuyant quelques larmes de regret, se reprenait à sourire en murmurant :

« Bien certainement, je le reverrai l'an prochain ! »

Il n'oubliait pas non plus son amie d'enfance et lui gardait une fidèle affection ; mais il passait de l'adolescence à la jeunesse, des études sérieuses aux préoccupations d'avenir, et l'obligation de chercher sa voie lui laissait peu de temps pour la rêverie et les souvenirs trop intenses.

A l'époque où Sylvie quittait la Châtaigneraie pour n'y jamais revenir peut-être, Jean atteignait un âge où la direction maternelle devient insuffisante aux garçons. Jusque-là, madame de la Courtine, plus instruite que la plupart des femmes aujourd'hui, avait pu servir de professeur à son fils, aidée par le curé de son village ; mais elle ne se dissimulait point l'urgence d'une autre impulsion.

Elle songea d'abord à prendre un précepteur et cette idée lui sourit, car c'était encore la vie en commun, le fils sous les yeux, dans le cœur de la mère... puis, elle se dit que, au début de la vie, la solitude est dangereuse ; que l'homme, destiné à l'accomplissement des devoirs sociaux, ne saurait trop tôt s'y préparer en compagnie de ceux mêmes avec lesquels il faudra plus tard travailler et lutter... Elle se dit plus encore, et les ombres aimées du baron, son mari, et du co-

lonel, son père, se dressèrent devant elle pour l'exhorter au courage...

« Où l'enverrai-je ? se demanda-t-elle aussitôt. Pas au loin, non sans doute ! »

Sans pousser l'amour du clocher jusqu'à l'exclusivité, sans faire du patriotisme local une religion rétrécissante, ne peut-on trouver bon d'être élevé parmi les siens, de perpétuer les traditions d'amitié, léguées par les ancêtres, et de planter les premiers jalons de son existence sur le sol même où l'on reviendra dormir son dernier sommeil ?...

Madame de la Courtine, décidée à ne point dépayser son fils, hésitait donc entre le collège de Felletin et celui d'Ajain, tous deux également appréciés, tous deux recommandés aux mêmes titres par les hommes remarquables qu'ils ont formés... Son voisin, le châtelain du Theil, élève d'Ajain, n'admettait pas qu'on pût acquérir ailleurs science et vertu ; son curé, ancien professeur de Felletin, proclamait l'incontestable supériorité de cet établissement... Lequel choisir ?

Un cruel accident trancha cette indécision.

Au retour d'une course folle avec Lion, Jean passait devant la Châtaigneraie. La veille, un billet de Marthe réclamait un coffret oublié par la petite fille dans la vieille maison. Se souvenant de cette requête, et sans prendre souci de la sueur inondant ses tempes, Jean pénétra dans la demeure abandonnée où régnaient l'ombre et la fraîcheur ; un mystérieux colloque avec le souvenir de l'oncle Abel et de Sissi l'y retint jusqu'à ce qu'une inquiétante sensation de fraîcheur le poussât dehors en l'avertissant de son imprudence.

Le soir, le frisson le prit ; la nuit, la fièvre le tint éveillé ; le lendemain, il avait le délire et le médecin, appelé d'Aubusson, constatait ; une fluxion de poitrine. Dire les nuits d'angoisse passées par la baronne au chevet de cette couche, où la mort lui disputait son fils, serait impossible !...

Il en sortit vivant, toutefois ; mais le climat rigoureux de la Creuse devant être un danger pour lui, durant quelques années les études de Jean s'achevèrent au loin, bien loin !

C'est alors que seule, à l'ombre des vieux murs de la Terrade, madame de la Courtine mena complètement l'austère vie des veuves. Sans autres consolations que les succès de son fils, sans autres joies que la pensée des vacances futures, elle se refusa même le bien-être matériel dont elle avait l'habitude. Ne fallait-il pas pourvoir aux frais d'une éducation coûteuse, et viser encore plus loin ?

Néanmoins, elle chérissait son œuvre en proportion de ce qu'elle lui coûtait, et quand cette œuvre fut terminée, quand elle vit son fils vigoureux de corps, riche de savoir, noble de cœur, armé victorieusement pour les grandes luttes de la vie, avec une joie profonde, elle entonna son « *Nunc dimittis* ».

Mais Dieu ne voulut pas l'entendre, car Il le savait bien, lui, la tâche maternelle n'était point terminée... et l'enfant, devenu homme, aurait bientôt besoin d'appuyer sa tête endolorie sur le sein qui l'avait nourri.

Comment la tempête se déchaîna-t-elle tout à coup dans un ciel serein ? Comment les défaites suivirent-elles les défaites ? et comment les écroulements succédèrent-ils aux écroulements ?

C'est le secret de Dieu.

Déjà les grandes humiliations étaient subies, les blessures incurables saignaient au flanc du pays... l'impossible venait de s'accomplir ; l'impossible pouvait s'imposer de nouveau...

De tous les quartiers de Paris, des voitures roulaient vers les gares encombrées d'émigrants ; dans toutes les maisons, des départs se préparaient ou venaient de se produire.

La rue d'Aguesseau, comme les autres rues, fournissait son contingent de fuyards, et, parmi les plus pressés se distinguait madame Delétang. Les préoccupations d'un départ précipité ne l'empêchaient pas cependant de répéter sa phrase favorite :

« La vie est un continuel sacrifice ! et quel sacrifice !!! ô Marthe, ô Sylvie, ô mes filles, pourrez-vous oublier celui que je vous fais aujourd'hui !... fuir devant l'ennemi qui taxera peut-être les françaises de lâcheté ! fuir, lorsque dans ma poitrine, je sens battre le cœur d'une Judith ou d'une sœur de charité !... Avez-vous soigneusement emballé ma robe de velours, Palmyre ? fuir lorsque, en restant, je pouvais écarter la mort du chevet des blessés, ou fièrement expirer sous mon foyer croulant. Palmyre, il se formera de faux plis à ce manteau si vous n'y prenez garde. Oui, mes enfants, je vous sacrifie plus que mon existence ! Mademoiselle Ludre, votre caisse n'est pas pleine, si vous vouliez bien donner l'hospitalité à mes dentelles ? Je vous immole mon honneur, car cette fuite me déshonore à mes propres yeux !

— Restons alors ! restons ! insistait Sylvie.

— Plus vous le demanderez, plus je devrai me raidir contre vos supplications. Ne suis-je pas responsable de vos jeunes vies ? Palmyre, n'oubliez pas d'emporter un éventail entre ces deux ombrelles... on ne sait pas ce qui peut arriver. Et dire que nous laissons forcément tant de choses derrière nous ! tant de choses qui tomberont peut-être aux mains de l'ennemi !... des vins dans la cave, des provisions dans l'office, des...

— Mais, ma tante, nous aurions encore le temps de distribuer ces choses à ceux qui restent.

— Et quand nous reviendrons ?... non, ce n'est pas ce que je voulais dire ; en réalité je perds la tête. Oh ! quel sacrifice ! »

Ces patriotiques doléances continuèrent cent lieues durant.

Marthe les écoutait avec une physionomie équivoque, tout en se disant que, en définitive, le rôle des femmes n'est point l'héroïsme, et qu'il doit leur suffire de l'inspirer.

Sylvie, au contraire, prenant au sérieux le généreux désespoir de sa tante, le partageait sincèrement et se demandait avec remords si, en insistant davantage, elle n'eût pas empêché ce départ.

Quant à mademoiselle Ludre, si l'accès de son malheureux pays eût été possible, elle aurait trouvé tout simple d'aller y prendre sa part de toutes les désolations, de toutes les tortures, ce dévouement ne dût-il servir à personne.

Enfin, les fugitives atteignirent le but de leur voyage; c'était Guinché, le château de madame Folsk. Alors en Égypte, elle avait écrit à son amie pour lui offrir cet asile, espérant d'ailleurs que la présence de quelqu'un sous son toit en serait la sauvegarde.

Madame Delétang comptait sur l'armée de serviteurs qu'elle avait toujours vue en ce château, mais il n'y avait plus que des vieillards; les jeunes gens s'étaient enrôlés d'eux-mêmes ou avaient forcément rejoint les armées.

Cette garnison d'invalides rassurait trop peu la fugitive pour qu'elle ne songeât pas d'abord à chercher une retraite plus sûre. Mais comment? L'ennemi se répandait en nappes irrégulières; on ne pouvait prévoir ni jusqu'où l'on aurait à fuir, ni sur quel rivage on s'échouerait. Les embarras prédits par la cousine Sauce commençant d'ailleurs à jeter leurs bâtons dans les roues du char qui portait la veuve et sa fortune, les moyens pratiques d'une fuite au long cours se trouvaient assez bornés.

Ces raisons déterminèrent donc l'amie de madame Folsk à planter quand même sa tente à Guinché. Elle voulut se persuader pourtant, qu'elle obéissait à des sentiments d'un autre ordre.

Pourquoi fuir plus loin? disait-elle; le sort des armes est changeant, la victoire inconstante. Demain, peut-être, le soleil du triomphe se lèvera pour nous. Que tous les hommes de France, jeunes et vieux, faibles et forts, saisissent une arme, sabre ou faux, pioche au fusil, qu'ils marchent sans exception, qu'ils se fassent tous tuer, et...

— Et les femmes ayant à se défendre elles-mêmes, interrompt l'institutrice, les femmes balayeront l'ennemi d'un coup d'éventail. C'est dans ce beau dessein que vous avez emporté le vôtre, Madame?

— Mademoiselle, ceci frise l'impertinence! Je n'ai point dit la sottise qu'il vous plaît de me prêter. Mais je n'admets pas une défaite définitive: un grand peuple ne doit jamais être vaincu! La seule pensée de cette humiliation est un crime de lèse-patrie dont je me déclare incapable: je suis française dans toutes mes fibres, moi!

Moins confiante mais beaucoup plus française, mademoiselle Ludre voyait clair, entendait juste et comprenait la situation. Elle se préparait donc à tout événement, priait beaucoup avec Sylvie, et toutes deux maintenaient leur cœur en haut.

Cependant les jours, lugubres comme des nuits de mort, se succédaient sans que le soleil du triomphe annoncé par la veuve en dissipât l'horreur...

Les vieux serviteurs du château, qui recueillaient les nouvelles aux environs, en rapportaient, chaque soir, de plus désastreuses; l'ennemi, gagnant toujours du terrain, s'approchait de Guinché.

« Qu'il y vienne, grommelait le concierge Thomas, sourd d'une oreille et à demi-paralysé, qu'il y vienne! et foi d'ancien artilleur, quelqu'un de ma connaissance se rappellera bien comment on confectionne certains pétards qui... nom d'un canon! s'il ne décampe tambour battant, il restera... même allumée! »

« Qu'il y vienne! répétait la vieille Françon, hochant la tête avec menace; pour être asthmatique et borgne on n'en saura pas moins distiller de l'eau-de-vie de poivre et griller du café de glands pourris... sans compter le reste. »

« Qu'il y vienne! » pensait sans rien dire Hubert à la barbe blanche, le doyen des gardes-chasse. Depuis cinquante ans logé dans un pavillon du parc, il s'y croyait presque chez lui et se tenait pour obligé de surveiller toutes choses en l'absence de son vrai maître. Il faisait donc, chaque soir, une ronde minutieuse aux abords du château, et parfois, sortant du parc, il prolongeait ses investigations dans la campagne, fouillant les ténèbres de son œil perçant et prêtant l'oreille au moindre bruit suspect.

Un jour, le cocher sexagénaire, envoyé dès l'aube aux informations, rentra fort exalté:

« Écoutez, vous autres, écoutez: ça se rapproche au grand galop, ça prend même le mors aux dents! On s'est bûché dur hier presque à notre porte. Ces enrégés Prussiens ont fait quelques prisonniers, mais je doute fort que ceux-là se laissent emmener plus loin qu'ils ne voudront. A la première halte, plus d'un saura leur brûler la politesse et il pourrait se trouver cette nuit par nos charrières, quelques amis cherchant leur chemin.

— Mais si les Prussiens les rattrapent?

— Ils seront fusillés net.

— Merci du renseignement: on en fera son profit! dit le garde en s'éloignant. »

Mademoiselle Ludre l'ayant rencontré dans le parc, il lui fit part de sa résolution.

« Vous resterez une partie de la nuit dehors par ce froid? demanda-t-elle.

— Mademoiselle, ceux qui n'ont pas froid au cœur n'ont pas froid aux yeux non plus. J'ai passé de rudes nuits à l'affût; j'ai fait le bois

pour monsieur le vicomte par des temps à ne pas mettre un limier dehors, et je ne m'en porte pas plus mal. Ce qu'on a pu quand il s'agissait de la mort des bêtes, on le peut encore pour sauver des hommes, j'imagine.

— Je le pense comme vous, répondit simplement la Lorraine, qui trouvait tous les héroïsmes naturels.

Elle fit plus que d'approuver Hubert; elle annonça l'intention de l'accompagner.

En vain essayait-il de l'en détourner :

— Avez-vous peur que je vous embarrasse ? faisait-elle en souriant; ne craignez rien : je rendrais des points, pour la marche, à un facteur rural; l'obscurité ne m'effraie point; et comme vous, je n'ai pas froid au cœur. Et puis, croyez-moi : la main d'une femme n'est jamais inutile pour panser une blessure, pour administrer un cordial.

— Si vous le prenez comme ça, je ne fais plus d'objections. Mais madame Delétang, que dira-t-elle ?

— Le jour où sa volonté se placerait entre le devoir et moi, je la quitterais, répondit fièrement Philomène.

— Mais ce n'est pas un devoir pour vous... »

Philomène qui n'en voulait pas entendre davantage interrompit Hubert en lui disant : « à ce soir ! » et elle rentra au château.

La droiture de son caractère ne lui permettant pas de garder à madame Delétang le secret de son projet, elle le lui déclara aussitôt.

Elle s'attendait à quelque résistance; mais à sa grande surprise, elle ne reçut que des encouragements. Madame Delétang aimait beaucoup l'héroïsme... dans les autres.

« Ah ! vous êtes heureuse vous ! heureuse d'obéir sans contrainte aux nobles inspirations ! Je vous aurais devancée, moi, si le devoir ne me retenait auprès de mes filles. A certaines heures, voyez-vous, la maternité devient une croix... Ne déplorez jamais votre isolement, mademoiselle ! il vous permet l'accomplissement des tâches éclatantes... Mais moi, je dois vivre dans un renoncement obscur... Oh ! quel sacrifice continu que la vie ! »

La nuit couvrait la campagne d'un voile glacial, quand mademoiselle Ludre et le vieil Hubert franchirent la grille du parc. Le bruit de leurs pas s'amortissait dans un épais tapis de neige ; tantôt une brusque rafale en déplaçant les couches supérieures comblait des fossés ou rasait des éminences ; tantôt de nouvelles couches tombant des nuages s'ajoutaient au linceul de la nature ; les oiseaux de nuit lançaient leurs lugubres appels, et le vent faisait crier sous ses brutales morsures les rameaux noirs s'entrechoquant.

« Fameux temps pour ronger la laisse des Prussiens et se rembûcher dans le fourré ! affirmait le garde. Du diable, si le plus malin y flairerait une piste ! fameux temps ! »

La brave lorraine demeurait silencieuse ; mais il se faisait grand bruit dans son âme patriote... elle y entendait le pétilllement des incendies meusiens, l'écroulement du foyer paternel, les hurras des vainqueurs et les cris des mourants. Ces échos imaginaires la plongeaient d'habitude dans une sombre torpeur ; son inaction la dévorait ; son impuissance lui semblait la plus atroce des tortures ; mais à cette heure où, elle aussi, supportait la fatigue et le froid, à cette heure où, comme les siens, elle courait des dangers, son cœur se dilatait et une vie nouvelle circulait dans ses veines.

Tout à coup, un hurlement prolongé retentit à la lisière d'un bois.

« Qu'est-ce ? » demanda Philomène sans tréssaillir.

— Un grand-père loup qui cherche une proie. Allons donc vieil édenté, n'as-tu pas honte d'être sur ta bouche, quand ce soir plus d'un chrétien s'est couché sans souper après la bataille ? Eh bien ! mademoiselle, qu'est-ce qui vous arrive donc ? »

L'institutrice venait de s'arrêter.

« J'écoute, dit-elle à voix basse ; il m'a semblé entendre un pas léger derrière nous... »

— Bah ! quelque renard sur une piste. En avant ! en avant ! »

Ils se remirent en marche.

Bientôt Philomène se retourna de nouveau :

Le garde fit de même.

« N'avez-vous rien vu ? » demanda mademoiselle Ludre.

— Non : c'est-à-dire... un genévrier balancé par le vent, bien sûr.

— Ce n'était pas un genévrier, Hubert.

— Ah ! ma foi j'en aurai le cœur net ! fit le vieillard en rebroussant chemin dans la direction où l'ombre mystérieuse avait paru se mouvoir.

— Halte ! cria-t-il presque aussitôt, s'élançant vers une forme humaine qui glissait sur la neige ; halte ! ou je fais feu.

— Oh ! mon bon Hubert, que vous êtes donc vif ! répondit la voix un peu tremblante de Sylvie.

— Comment, mademoiselle, c'est vous !

— Vous ici ! par ce temps ! à cette heure ! s'exclama l'institutrice.

— Vous y êtes bien, chère amie. Pourrais-je suivre un meilleur exemple ?

— Mais moi je suis forte, aguerrie. Je suis une femme et vous n'êtes qu'un enfant.

— J'ai quinze ans ; est-ce trop tôt pour apprendre à devenir aussi une femme ?

— Dans quelle inquiétude sera madame Delétang si elle découvre votre absence ! Ah ! terrible enfant, voilà le premier chagrin que vous me donnez. C'est mal ce que vous avez fait là ! Retournons vite au château. Hubert, ramenons-la tout de suite.

« Chut ! » fit Hubert, tendant l'oreille à un bruit que ne percevait pas Philomène.

Quelques secondes s'écoulèrent dans un anxieux silence.

— Qu'avez-vous donc entendu ? murmurèrent les deux femmes.

— Chut ! répéta le vieillard de plus en plus attentif. »

Un autre silence suivit le premier.

Enfin, un faible cri de détresse s'éleva près de là ; on entendit comme la chute d'un corps sur la neige, puis un gémissement, puis plus rien...

« C'est à droite, prétendait l'institutrice.

— Non : c'est à gauche ! rectifiait l'élève.

— C'est devant nous affirmait le garde. »

De grandes enjambées qui rappelaient sa jeunesse le portèrent lestement à l'endroit indiqué.

Ses compagnes y arrivaient en même temps que lui.

Une forme inerte gisait sur la neige.

« Est-ce un ami ? est-ce un ennemi ? se demanda tout haut le garde.

— Ami ou ennemi, c'est un être souffrant. Secourons-le donc ! s'écria la Lorraine généreuse, oubliant ses rancunes nationales. »

Le garde se penchant vers l'homme évanoui ou mort, le soulevait doucement pour l'appuyer à un tronc d'arbre, lorsque les nuages s'écartant laissèrent filtrer sur lui la lueur des étoiles ; il portait l'uniforme des zouaves.

Le cœur de Sylvie battit plus fort sans qu'elle sût pourquoi.

Frottez-lui les tempes avec le contenu de ce flacon, ma chère enfant, pendant que je tenterai d'introduire dans son gosier quelques gouttes de cordial.

Sylvie s'empressa d'obéir ; à ce moment un éclatant rayon de lune, réfléchi par la neige, éclaira toute la plaine d'une subite lueur. La tête pâle du moribond se détachait nettement sur le drap sombre de son manteau relevé...

« Jean ! » cria Sylvie près de défaillir.

Elle ne défaillit pas cependant, elle avait mieux à faire.

Blessé ! constatait le garde ; vite mesdemoiselles, de la charpie, des bandes. C'est un héros de la dernière bataille sans doute, un prisonnier en rupture de chaîne. Brave jeune homme ! Baignons ses tempes, frottons ses mains !

Soins superflus... Jean ne se ranimait pas.

Après de longues années de séparation, Sylvie qui n'avait pas même appris son enrôlement, Sylvie qui n'hésitait pas à le reconnaître malgré sa transformation d'adolescent en jeune homme, Sylvie ne retrouvait-elle cet ami d'enfance que pour le voir mourir ?

« Et dire que je ne puis le transporter seul au château ! disait le vieillard désespéré. Oh ! les années, les rhumatismes ! maudite vieillesse !... »

— Il n'y a pas de temps à perdre en imprécations, interrompit l'institutrice ; quelques instants de plus sur la neige glacée, sans autres

secours que les nôtres, et ce jeune homme est perdu. Vite au château, Hubert ! et ramenez du monde.

— Eh ! puis-je vous laisser seules au milieu...

— Pouvez-vous laisser cet homme mourir quand il dépend de vous de le sauver peut-être ?... chaque minute de retard retombera sur votre tête comme un remords !

Les deux femmes demeurèrent seules avec le silence, seules avec la nuit, seules avec la mort peut-être... elles ne redoutaient rien, cependant, rien que d'entendre le dernier souffle passer sur les lèvres pâles du soldat... les leurs s'agitaient tramblantes en prières, et pas un mot ne s'échangeait entre elles.

Les minutes s'écoulaient pareilles à des siècles. Peu à peu cependant, un bruit de voix, d'abord lointain, puis se rapprochant, parvint à travers les rafales.

« Voici les sauveurs ! » s'écria Sylvie, dont un rayon d'espoir éclaira le visage.

Bientôt les paroles prononcées par ces voix arrivèrent distinctement.

« J'ai perdu sa trace, la neige a tout recouvert ! disait-on dans une langue étrangère.

— Le misérable ne peut avoir couru bien loin, blessé comme il l'était !

— Quel lion que ce zouave ! Ah ! nous en avons lourd à lui faire expier.

— Il nous le faut mort ou vif... Cherchons ! cherchons ! »

Les allemands tenaient la piste ; encore un instant, ils reprenaient leur prisonnier.

Une inspiration sublime illumina le cœur de Sylvie : Pas un mot ! pas un mouvement, ordonna-t-elle en serrant avec énergie la main de Philomène ; restez-là pour veiller sur le blessé en attendant le secours qui ne peut tarder.

Et la jeune fille disparut dans le taillis voisin avant même que sa compagne eût pu la questionner.

Interdite et pantelante, Philomène ne savait même pas dans quelle direction la poursuivre tant sa disparition s'était faite rapidement.

Tout à coup, du carrefour voisin, la voix de la jeune fille s'éleva réclamant du secours :

« A moi les Prussiens ! A moi ! par ici ! par ici ! »

Tout le sang de mademoiselle Ludre se glaça dans ses veines... elle comprenait l'héroïque stratagème de Sylvie.

— Je ne puis le permettre ! se dit-elle. »

Elle aussi allait crier quand son regard tomba sur le mourant confié à sa garde... Il était d'ailleurs trop tard pour rien tenter : la meute humaine dépitée rebroussait bruyamment chemin vers la jeune fille dont les appels réitérés prenaient la direction du bourg voisin.

« Ils ne m'atteindront pas, se disait-elle en les

attirant. Et s'ils m'atteignent... Dieu m'inspirera. »

Heureusement Sylvie, malgré la rigueur de la saison, s'était souvent fait promener par le garde, dans ces bouquets de bois qui dépendaient de Guinché; les détails s'en étaient facilement gravés dans sa mémoire, et sans hésitation elle suivait en courant les étroits sentiers, traversait les halliers et s'enfonçait dans les ravins. Une fois, cependant, elle faillit se tromper de route et une erreur de mémoire l'aventura sur le chemin de ses poursuivants; se rejetant bien vite dans le fourré, la jeune fille se heurta à un vieux chêne et le reconnut :

« C'est le chêne de la Vierge ! je suis sauvée ! »

Alors elle se blottit dans le tronc creux de l'arbre aux pieds de la statuette ébauchée à l'intérieur par un pieux bucheron, et tandis qu'elle y répandait son cœur en invocations, elle entendit les Allemands passer au pas de course, faisant dans les ramures une bruyante trouée. Ils descendaient au bourg et leurs sabres frappant à coups redoublés sur les volets d'une chaumière leur en fit bientôt ouvrir la porte qui se referma sur eux.

Alors la solitude et le silence enveloppant Sylvie, les battements de son cœur se ralentirent. Elle sortit de sa cachette, et gagnant elle-même avec précaution l'extrémité opposée du bourg, elle pénétra dans la maison du docteur Barriel, où vacillait encore la lumière d'une lampe.

« Qu'est-ce ? fit-il avec brusquerie. Ah ! pardon, je suis si myope, si myope que je ne vous reconnais pas, mademoiselle Marthe. »

— Je ne suis point Marthe, mais Sylvie, docteur.

— Excusez-moi, mais je n'en fais jamais d'autres; j'embrouille Pierre et Paul à ne plus m'y reconnaître. Maudite vue ! maudite vue ! Mais qui vous amène en si extraordinaires circonstances ? »

Quelques mots le mirent au courant de la situation. Aussitôt, sans éveiller son domestique, pour n'attirer l'attention de personne, il prit avec Sylvie le chemin du château où devait se trouver en sûreté le prisonnier fugitif.

Le garde et le cocher l'y avaient en effet transporté toujours évanoui ; et se refusant à prendre un instant de repos, Hubert allait courir à la recherche du médecin quand celui-ci parut.

« Hum ! hum !... fit-il en sondant la blessure ; c'est grave, très grave !... la balle est restée là-dedans... elle se trouve même si près des poumons que ce voisinage est pour eux une menace. Il faut l'extraire à l'instant même, l'évanouissement du blessé nous servira ; Hubert vous le maintiendrez dans la posture convenable. Mais qui m'aidera ? »

— Moi, dit simplement mademoiselle Ludre,

— Et moi aussi, ajouta Sylvie.

— C'est bien ; vous venez de faire vos preuves

et je ne puis suspecter votre fermeté. A l'œuvre, à l'œuvre ! »

Le docteur ouvrit sa trousse et les deux femmes très pâles mais résolues, le secondèrent dans ses préparatifs.

« Nous y sommes... attention ! »

L'opération commença... Elle fut longue et plus d'une fois le soldat tressaillit sans que pourtant ses yeux s'ouvrirent ; on n'entendait que la respiration haletante des spectateurs et les rafales croissantes au dehors.

Enfin le blessé poussa un gémissement douloureux et fit un mouvement... la balle tombait sur le parquet avec un bruit mat... Sylvie la ramassa.

« C'est fait ! constata le chirurgien avec un soupir de soulagement. Il revient à lui. Qu'on nous laisse ! »

Sylvie et Philomène se firent deux fois répéter cet ordre ; elles durent s'y soumettre cependant quoique à regret, et prirent silencieusement le chemin de leurs chambres. Mais avant de gagner la sienne, l'institutrice jugea convenable d'entrer chez madame Delétang qui n'était pas couchée :

« Encore debout, madame ? »

— Eh ! puis-je prendre du repos comme tout le monde ici ? répondit la veuve en dissimulant un roman dont la présence dans ses mains eût trop expliqué sa veille ; n'ai-je pas toutes les responsabilités ? Ne dois-je pas, sans songer à ma santé, tenir mes yeux ouverts sur toutes choses et mes oreilles attentives à tout bruit ?...

— Alors, madame, vous avez entendu ?

— Quelques allées et venues des domestiques dans les couloirs ! oui. Que faisaient donc ces gens ?

— Ils rapportaient un zouave blessé poursuivi par les Prussiens des mains desquels il s'échappait. Ce serait, paraît-il, le jeune baron de la Courtine, dont Sylvie parle souvent. Nous l'avons recueilli mourant sur la neige,

— Le fils de ma meilleure amie ! vous l'avez sauvé, mademoiselle ! Ah ! que vous êtes heureuse !... Je vous envie !... ce n'est pas à moi qu'un pareil bonheur arriverait ! »

Alors, accablant l'institutrice de questions, elle en obtint les détails de cette mémorable soirée.

A certains passages de ce récit, les sourcils de la veuve s'étaient froncés :

« Ainsi, mademoiselle, tandis que je croyais ma nièce endormie sous ce toit, elle courait follement la campagne au risque de tout ce qui pouvait en résulter ?... Voilà donc votre surveillance !... »

— Mais madame, je vous le répète, elle a pris et effectué cette détermination à mon insu.

— Vous deviez la deviner et la prévenir, mademoiselle. Certes il y a du beau dans cette folie, mais après tout ce n'est pas héroïque ; rien de naturel comme de s'immoler à ceux qu'on aime !...

Je le sais, moi ! Néanmoins le monde qui ne comprend pas ces choses pourrait taxer ma nièce d'exaltation, ce qui nuirait à son avenir. Je vous prie donc, je vous ordonne même au besoin de garder là-dessus un profond silence, non seulement envers le public ; mais encore, mais surtout envers le jeune baron, qui ne sait rien, grâce à son évanouissement prolongé. J'exigerai cette promesse du garde et du cocher. Quant à vous, me la faites-vous formellement ? »

L'institutrice alarmée pour son élève chérie jura de se taire, tout en se demandant si, au contraire, ce trait sublime ne serait pas à publier.

Quelques jours se passèrent sans qu'il fut permis au malade de s'entretenir avec personne. Sylvie surtout était soigneusement écartée de sa chambre.

« La vue d'une amie d'enfance, avait dit le docteur, causerait au blessé une émotion redoutable. »

La pauvre enfant se rapprochait de lui le plus possible cependant : elle errait comme une âme en peine sous ses fenêtres, à sa porte, épiant le moindre bruit, demandant de ses nouvelles cent fois le jour, et portant sur son visage pâle la trace de ses angoisses. Ne pouvant lui parler à lui-même, elle voulait du moins parler de lui et sollici-

ter la permission d'écrire à la mère de son ami.

Mais madame Delétang se réserva ce soin. Sa lettre, qui parvint dans la Creuse après maints détours et de longs retards, trouva la baronne agenouillée aux pieds de son crucifix... Elle ne quittait guère cette posture depuis le départ de Jean.

Le style ambigu, prétentieux et enflé de cette lettre qui disait trop et pas assez, embarrassa le cœur de madame Berthe... Il n'y avait pas une seule véritable effusion dans tout ce pathos sentimental et patriotique, pas une seule vibration juste dans ces cordes si fortement pincées ! La mère qui s'adressait à une autre mère ne savait point parler le langage maternel, et madame de la Courtine demeurait froide... Cependant elle croyait avoir contracté envers sa prétendue amie une dette immense, une de ces obligations surhumaines en quelque sorte, dont on ne peut s'acquitter en ce monde.

En dépit des obstacles et des difficultés, elle se mit en route immédiatement pour Guinché ; mais ces difficultés et ces obstacles devaient se dresser tellement nombreux sur son passage qu'elle ne trouverait plus, au but de sa course, aucun de ceux qu'elle y cherchait.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SALADE DE LÉGUMES.

Faites blanchir carottes, petits pois, haricots verts et flageolets, fonds d'artichauts, choux-fleurs ; placez dans un saladier, assaisonnez avec une mayonnaise mélangée de moutarde, ajoutez des truffes et des œufs durs hachés.

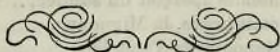
CARPE EN RAGOÛT

Quand la carpe est vidée, écaillée, remplissez-la avec une farce composée de blancs et jaunes d'œufs hachés, mie de pain trempée dans du lait et fines herbes en abondance ; lincez-la et faites-la cuire dans un court-bouillon. — Faites un roux, mêlez-y des olives, des champignons et des que-

nelles de poisson (on en vend dans des boîtes chez les marchands de comestibles), et servez la carpe au milieu de ce ragoût.

GIGOT BRAISÉ

Mettez dans une casserole longue : oignons émincés, un navet, deux carottes, une gousse d'ail, un *souçon* de fenouil, un bouquet garni, trois grands verres de bouillon, quatre petits verres d'eau de vie, trois verres de Madère, le gigot roulé en boule, bardé ; laissez cuire à feu très doux pendant cinq ou six heures ; faites bien réduire la cuisson, après l'avoir passée, et servez avec une purée de haricots.



LA MIGNONNE DU TONNELIER

Maitre Jean excitait l'envie
De tous les bourgeois du canton,
Car il possédait une amie
Sans prix à ses yeux, disait-on.
C'était une chienne griffonne,
A l'œil de flamme, au blanc collier,
Qu'on appelait la Mignonne,
La Mignonne du Tonnelier.

Fallait la voir bondir, joyeuse,
Avec l'enfant de la maison,
Qui mêlait sa tête soyeuse
Aux poils de sa blanche toison.
Par ses vifs éclats, la bouffonne
Faisait l'amour de l'atelier.
Un éclat de rire, Mignonne !
La Mignonne du Tonnelier.

Donc, en la voyant si jolie
Un duc, de Jean devint jaloux,
Et d'une voix pleine d'envie :
« Pour cette chienne au poil si doux
» Manant, veux-tu que je te donne
» Des ducats plein ton tablier ? »
Car c'était son rêve, Mignonne,
La Mignonne du Tonnelier.

« — Maitre, dit Jean, vous voulez rire !
» — Veux-tu de plus ce collier d'or ?
» — Vendre Mignonne ! oh non ! messire,
» Un ami vaut plus qu'un trésor.
» Et puis, messire, elle est si bonne
» Que nous ne pourrions l'oublier ;
» C'est un amour de chien, Mignonne,
» La Mignonne du Tonnelier.

» Non, beau duc, je garde ma chienne,
» Mon enfant pleurerait ce soir,
» Elle est son amie et la mienne,
» Nous aimons trop tous à la voir.
» Vous m'offririez une couronne,
» Je dirais non, beau chevalier,
» Car nous chérissons trop Mignonne
» La Mignonne du Tonnelier. »

Or, un soir, l'enfant à la brune,
Dans le fleuve se laissa choir,
Pour un blanc rayon de la lune
Qu'en se penchant il voulut voir.
Sur la vague qui tourbillonne,
La chienne aperçoit un soulier...
Elle était brave, la Mignonne,
La Mignonne du Tonnelier.

Trois fois on vit au sein de l'onde
Où Mignonne s'élance en vain,
Apparaître une tête blonde,
Que le flot submerge soudain.
Et puis l'on ne vit plus personne,
Ni la chienne, ni l'écolier,
Elle était morte la Mignonne,
Avec l'enfant du Tonnelier.

E. D.

REVUE MUSICALE

Les Concerts de la nature. — Derniers échos de la saison musicale : Concerts populaires d'Orgue. — Deuxième représentation de la *Sonnambula*. — Soirées. — Une page de Mendelssohn.

Enfin, les dernières notes des derniers concerts s'évanouissent ! Le silence s'étend sur Paris, et partout où vous vous présentez les concierges vous répondent imperturbablement : — Monsieur est aux eaux, ou en train de plaisir ; madame est à la campagne...

En train de plaisir ! Mais n'avons-nous pas voyagé cet hiver ! n'avons-nous pas été emportés dans un harmonieux train de plaisir, marchant à grande vitesse sur un rail-way de notes et de gammes prestigieuses ? Puis le sonore véhicule est arrivé tout-à-coup dans un grandiose et souriant débarcadère. C'est le printemps, c'est le soleil, ce sont les lilas, les marguerites et les jasmins ; ce sont les sentiers poudreux, les ondes murmurantes et les allées ombreuses ; c'est toute la nature entière avec son gracieux cortège d'enchantements qui arrête le *Train de plaisir* de l'harmonie et lui fait compter une pause de six mois. Merci, belle nature, merci. Après la nuit, vous nous donnez le jour ; après l'hiver, l'été ; après le bruit, le silence !

Mais que parlons nous de silence ? Est-ce que le bruit ne continue pas pour nous dans les mille frémissements d'herbe des prairies, dans le langage des fleurs, dans le son de la cloche à la paroisse voisine, dans le mouvement de la rame tombant en mesure sur l'eau, dans la brise du soir soufflant dans les hautes gerbes ? Oh ! concert suave et mélodieux ! salle splendide avec des étoiles pour illuminations et du velours vert parsemé d'or pour premières loges et stalles réservées ! Orchestre merveilleux qu'on écoute en fer-

mant les yeux ; musique de la pensée qu'on entend en rêvant, et pour laquelle il n'est pas besoin d'acheter un billet d'entrée ! Trilles hardis du merle, suaves chansons du rossignol, roucoulements de la colombe, doux chanteurs emplumés, artistes aériens, dites-nous votre refrain ! Voyez ! la source voisine vous accompagne avec un léger bruit cristallin qui rappelle les *dessins* des mélodies de Schubert ; les arbres frémissent en mesure au coup d'aile de l'aiglon moqueur, et vous font ainsi un *tremolo* saisissant, et toute cette étrange peuplade qui ne se réveille que la nuit dans les grands roseaux au bord des marais vous donne des *basses fondamentales* d'une plénitude et d'une harmonie complètes ! Nous ! écoutons ce concert et rêvons : laissons couler notre pensée sur la pente de la rêverie, comme la feuille se laisse aller au fil de l'eau ; mais de ce concert-là ne donnons pas le moindre *compte rendu*. Il y a des choses qui ne s'expriment pas ; elles s'affaiblissent en étant expliquées. On les sent ou on ne les sent pas, et tout est dit.

Mais non, tout n'est pas dit, car depuis notre dernière chronique le monde musical a encore été convié à des fêtes de haute attraction, où l'art, doublé de la charité, s'est manifesté dans son expression la plus élevée.

Parmi ces derniers échos d'une saison remarquablement brillante, les sons graves et harmonieux de l'orgue du Trocadéro retentissent encore, guidés par l'onctueuse inspiration de l'éminent organiste Guilmant.

Ce grand artiste, aussi infatigable que distingué, mène de front, avec un rare succès, les concerts du ciel à l'église de la Trinité et ceux de la terre partout où se trouve sous son ardente main un clavier du céleste instrument :

L'orgue, le seul concert, le seul gémissément
Qui mêle aux cieus la terre!

selon la poétique expression de Vitor Hugo.

M. Guilmant sera donc un des premiers auxquels nous devons adresser de sincères félicitations, pour la persévérance avec laquelle il poursuit le but de répandre et de populariser la belle musique, soit religieuse, soit profane, de même que le noble instrument qu'aucun autre ne saurait égaliser en puissance, en majesté, comme en douces ou foudroyantes harmonies.

En vérité, y a-t-il quelque chose de plus beau, de plus musical, de mieux combiné comme lois de sonorité, comme effets d'acoustique, que ces antiques tonalités du plain-chant qui descendent invisibles du haut de la voûte sacrée, qui semblent passer sur le front du fidèle agenouillé pour aller se reproduire, sous une forme vocale dans le chœur, tout près du prêtre?

L'auditeur est pour ainsi dire enveloppé de musique.

Grâce à l'heureuse initiative prise par l'habile organiste des *concerts du Conservatoire*, tout le monde va être appelé à connaître les immortelles productions des premiers maîtres de l'univers entier : les Buttahude, Bach, Haendel, Mendelssohn, etc ; que M. Guilmant interprète avec une rare supériorité.

Le prix des places, extrêmement modeste, justifie pleinement le titre de *Concerts populaires*, et ajoute un mérite de plus à ces séances, qui, nous en sommes certaine, sont destinées à avoir une bienfaisante influence sur l'esprit et les mœurs du peuple parisien.

Mais, où il faut surtout juger le savant musicien français, c'est dans ses improvisations. C'est là qu'il faut s'incliner devant la puissante organisation qui exécute, au vol de la pensée, et en se jouant, des problèmes que les plus savants contre-pointistes réservent ordinairement pour l'étude et la méditation. C'est là, qu'animée du souffle de l'inspiration, frappée par l'étincelle sacrée, l'âme de l'artiste envahit celle des auditeurs. Mélodies larges comme un fleuve, pures comme une source, accents profonds, mêlés de notes folles de joie, rythmes belliqueux ou lugubres, où la voix d'airain semble dire à chacun : *Memento mori*, — toutes les émotions les plus diverses parcourent l'auditoire et se confondent dans une admiration générale. C'est une chose merveilleuse que cette traduction si subite et si magistrale de la pensée, cette certitude de la main dans cette rapidité de l'invention, cette science dans cette verve!

Toute la presse ayant été unanime pour célébrer les merveilles de la fête de l'Opéra, organisée par le *Figaro* au bénéfice de l'infortunée population de Szegedin, nous nous restreindrons

dans les limites que nous impose la modestie de notre rôle. On comprendra que notre louange ne saurait rien ajouter au succès, à l'éclat de cette soirée sans précédents, dont le but si généreux et le résultat presque fabuleux enlèvent à la critique toute raison d'être.

Ajoutons, pour rester sur notre terrain, que le drapeau de l'art musical a flotté noblement sur tous ces enchantements, ce qui n'a surpris personne, le sachant tenu par l'élite de nos compositeurs : Berlioz, Halévy, Auber, Donizetti, Gounod, Massenet, Verdi, Saint-Saëns, Reyer, Guiraud, Délibes; et par nos virtuoses les plus célèbres : mesdames Krauss et Bloch, M. Faure, le roi des chanteurs de tous les mondes, et M. Vergnet.

Donnons aussi un souvenir bien mérité à une autre fête musicale de bienfaisance, qui a eu lieu cette fois au bénéfice de l'*Orphelinat professionnel de jeunes filles* de Notre-Dame-d'Auteuil, dont la princesse de Lusignan est dame patronnesse.

On a déjà deviné qu'il s'agit de la 2^{me} représentation de la *Sonnambula*, à l'hôtel de Nar, avenue d'Eylau, que nous avions annoncée dans notre dernière revue. Seulement, les nombreux louis d'or que madame la princesse Marie de Lusignan destinait aux malheureux inondés de la Hongrie, sont tombés comme une onctueuse manne, dans la caisse d'un second orphelinat français, la fête de l'Opéra ayant modifié les combinaisons premières.

Nous n'avons rien à changer à l'appréciation que nous avons donnée de la première de la *Sonnambula*, à l'hôtel de Lusignan. Nous ajouterons même que, plus familiarisée avec les feux de la rampe et les bravos du public, la noble Amina a développé mieux encore cette fois les qualités de sa belle voix, de son organisation vraiment artistique et de son intelligence tout à fait supérieure.

Nous ne saurions mieux faire, d'ailleurs, pour édifier nos lectrices, que de reproduire ici l'un des nombreux comptes rendus, où la presse parisienne a apprécié le talent hors ligne de la grande dame-virtuose, ainsi que les grâces exquises de sa personne.

Le *Monde Artiste* s'exprime ainsi :

« Nous avons déjà parlé souvent, ici même, du talent de cette grande dame, qui chante en virtuose; mais nous n'avions pas encore eu le plaisir de voir madame de Nar interpréter vocalement et scéniquement tout un rôle. Amina a ravi l'auditoire par sa voix étendue, assouplie à tous les caprices d'une excellente méthode, par son chant parfaitement correct, brillant et sympathique. La comédienne s'est montrée plus qu'intelligente, elle a joué le rôle difficile de la *Villanella Sonnambula* avec beaucoup de charme, de vérité et de précision. Dans le grand air, dans la scène du second acte, dans le finale célèbre, le duo avec Elvino et le rondo qui termine l'œuvre, madame

de Nar a obtenu le plus grand succès, et tous ces braves, ces rappels étaient mérités : c'est à l'artiste qu'ils s'adressaient bien plus qu'à la grande dame jouant pour les orphelines.

M. Lopez a chanté le rôle d'Elvino, en ténor qui possède les traditions de la brillante méthode italienne. M. Zimelli, le comte, a toujours sa puissante voix de basse.

Les chœurs étaient ceux du Théâtre-Italien, c'est-à-dire qu'ils ont bien marché. Tout avait été étudié, organisé sous la direction de M. Stanislas Ronzi, à qui l'on doit de vifs éloges.

Un public d'élite et des représentants de la presse assistaient à cette soirée. Les billets à 20 francs avaient été bien vite placés; et pour que la recette fût profitable à l'orphelinat, la princesse de Lusignan avait pris à son compte tous les frais de la représentation qui ont été très considérables, attendu que l'ouvrage a été donné en entier, comme à l'ex-salle Ventadour.

Impossible d'employer mieux ses talents et ses loisirs; se faire applaudir par les dilettante et

bénir par les pauvres est un double bonheur.

D'autres salons aristocratiques se sont encore transformés en salle d'opéra. Citons surtout ceux de madame la marquise D***, où le *Don Pasquale* de Donizetti a été interprété de la manière la plus distinguée, par des artistes italiens de premier ordre, et ceux de madame la baronne de Marivaux, où réunissant l'opérette à l'oratorio, on a fait applaudir des chœurs d'une exécution irréprochable.

Recommandons, pour finir, à toutes ces vaillantes propagatrices de l'art, dont un grand nombre de nos lectrices fait partie, une perle vocale trop peu répandue. C'est l'hymne de Mendelssohn; *Écoute ma Prière*, une page superbe, dont l'introduction en France est due à l'initiative de M. Guillot de Sainbris, qui l'a fait traduire par M. Paul Collin, ce charmant poète que nous sommes heureux de compter parmi nos collaborateurs, et l'a fait entendre cet hiver dans les brillants concerts confiés à son habile direction.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Si quelque âme altérée de silence et de paix, de solitude et de retraite, cherchait un désert pour ses méditations, sais-tu, ma Florence, vers quel point du monde je l'engagerais à prendre son vol en ce moment? Vers Paris!

Eh! oui, vraiment, Paris est un désert. Si quelques rares caravanes s'y rencontrent, elles ne frappent point les échos de l'accent parisien; non, c'est celui de Mauléon, de Limoges, de Baume-les-Dames ou de Lamballe que se renvoient les ondes sonores; les provinciaux seuls ont le courage de se brûler les pieds sur notre asphalte, d'aspirer sans faiblir les miasmes culinaires qui montent écœurants des sous-sols, et de s'exposer aux insulations que rend imminentes la réverbération de nos murailles.

Pour nous, chère amie, nous fuyons tout cela; les uns, privilégiés, possèdent sous le ciel bleu des départements un coin de terrain quelconque où il y a des arbres, de l'eau et de l'herbe... ils vont dormir à l'ombre des feuillages, pêcher des écrevisses dans leur ruisseau ou des carpes dans

leur étang... à leur place, moi, je serais capable de brouter mon herbe; songe donc : de l'herbe à soi!... Comme cela doit sentir bon! Les autres se font découvrir par un médecin complaisant une maladie qui les oblige à prendre les bains de mer ou les eaux en vogue; d'autres encore, qui ne possèdent ni castel ni pigeonnier, qui ne sont pas assez riches pour se donner le luxe d'une maladie à noyer quelque part, se font inviter par des amis de province qui ne croient pas trop payer ainsi la tasse de thé qu'ils ont bu, la musique médiocre qu'on leur a fait subir et les quelques services de cicerone par lesquels on s'est efforcé d'engager leur reconnaissance, lors de leur dernière visite à Paris.

Je ne possède, moi, pas le moindre « héritage » pas un seul ami campagnard à exploiter! mais, en revanche, mon médecin, qui n'est pas complaisant du tout, m'impose l'obligation de prendre les eaux, malgré mon vif désir de n'en rien faire. J'ai gagné au sortir du Salon, où l'on étouffait, un refroidissement qui eut pour consé-

quence un rhumatisme aigu; cette crise passée, le docteur veut en prévenir le retour et, de par sa tyrannique autorité, me voici à... mais ton mari serait capable de lire par-dessus ton épaule et de publier dans toute votre petite ville le nom de cette localité. Juge un peu ce qui pourrait en résulter : Si je médis de l'établissement, son propriétaire et les naturels du pays me voueront aux divinités infernales. Si, au contraire, je vante le site pittoresque, la richesse des eaux, l'affabilité des baigneurs, l'excellence de la cuisine, etc., on criera certainement à laréclame et les stations rivales me demanderont effrontément :

Mademoiselle Jeanne, combien vous paye-t-on la ligne ?

Donc, tu auras le vrai nom de cette « localité » sous pli cacheté.

Je t'écrirai un peu au jour le jour ce que j'y vois et ce que j'y fais; pour aujourd'hui, j'arrive, je suis fatiguée; je dîne et je me couche.

Bonjour, Florence, j'ai bien dormi; et toi ? Je prends d'abord possession des lieux : un entonnoir au fond duquel jaillissent des filets d'eau bouillante; en se hissant jusqu'aux bords de cet entonnoir, on découvre des montagnes, des vallées, des rivières, des rochers et des arbres. Nous verrons cela.

L'établissement thermal est assis sur les sources mêmes. Elles sont merveilleuses mais peu connues et par suite peu fréquentées, si ce n'est toutefois par les personnes de la contrée. Tant mieux ! J'y trouverai le calme et la simplicité qu'on chercherait en vain partout ailleurs aujourd'hui. O robes de toile à quinze francs, façon comprise; souliers de veau pour les promenades champêtres; chapeau de paille défendant le visage contre le hâle, je pourrai donc vous saluer encore ! Causeries naïves émaillées de termes champêtres, de sentiments sans art et d'idées locales, vous allez reposer mon esprit des banalités à la mode et des opinions stéréotypées ! Je vais mener ici une bonne petite vie patriarcale et primitive, recommencer l'âge d'or entre une piscine et une étuve, me refaire à neuf et nager dans le vrai... en pleine eau thermale.

On sonne le déjeuner. Je suis coiffée de mes seuls cheveux; je n'ai pas même gardé au bras mon simple porte-bonheur, et ma robe sans garniture semble empruntée à Jenny l'ouvrière, la Jenny d'autrefois, celle qui ne portait ni bottes à cinquante francs, ni gants à huit boutons. Pourvu que je ne paraisse pas encore par trop merveilleuse aux baigneuses de cette région inconnue, qui viennent barboter dans cette cuvette souterraine et cachée !

Bon appétit, Florence; je meurs de faim.

Première déception : elles se font habiller à Paris ! Leurs robes de toile coûtent deux cents francs, et leurs chaussures sont des œuvres d'art. Elles m'auront prise pour une femme de chambre, certainement; et, entre la côtelette et le pied de porc, on aura dû se renseigner près du maître d'hôtel pour savoir si l'on pouvait me tolérer à table. Je n'ai rien dit à personne, et personne ne m'a honorée d'un pauvre mot, ce qui m'a permis d'écouter la conversation d'autrui. J'étais d'ailleurs la seule ainsi occupée, chacun parle pour soi, c'est-à-dire pour vanter avec redondance ou fausse modestie ses avantages, ses mérites, ses privilèges personnels, et moi je me sens écrasée sous toutes ces supériorités de l'intelligence, du nom, de la fortune qui s'affirment et s'étalent.

Ce gros monsieur en face de moi trouve tout détestable, bien qu'il dévore :

« Quelles côtelettes impossibles ! après tout, on n'en arrange de bonnes que chez Tortoni ! Ce vin-là ferait du vinaigre au bout de vingt-quatre heures; c'est à ne pas y goûter quand on est habitué à la cave de Véfour ! »

Décidément, ce monsieur, c'est Rothschild qui oublie d'être de bonne compagnie, Florence !

La voisine du gros monsieur a reçu hier une lettre de la baronne Chaudoin, son amie; elle en attend une autre de la vicomtesse d'Ambord, sa jeune sœur; la comtesse de Clers, l'appelle avec impatience dans son manoir féodal; son cousin, le duc Gordoni, lui a promis deux petits chiens; et sa cousine, la princesse de la Tour-Prends-Garde, sollicite ses conseils et copie ses toilettes. Elle-même ne porte aucun titre, mais s'appelle de la Souterrinière.

Mon voisin de droite sourit d'un air narquois. C'est un vieillard dodu, aux yeux ronds, aux narines dilatées et dont les larges dents blanches semblent toujours prêtes à mordre quelqu'un ou quelque chose. Il surveille particulièrement les amabilités échangées entre madame de la Souterrinière et le monsieur qui dévore : celui-ci produit une grande fille maigre, un peu rougeaude, qui doit avoir une bien belle dot. Celle-là est flanquée d'un fils trop grand seigneur, sans doute, pour se commettre avec des commensaux d'aventure, car il ne dit mot à qui que ce soit.

Il sera pourtant de la promenade projetée pour cette après-midi entre les membres de cette aristocratie financière et nobiliaire. Mon excellent père, supposant que cette promenade m'intéresserait, fait une « invite » à mon intention. Chacun feint de ne pas comprendre. Le monsieur aux yeux ronds sourit de toute la longueur de ses dents blanches.

Ces dames vont changer de toilette pour la promenade; elles reviennent avec le costume *ad hoc*, ou prétendu tel, aussi coûteux qu'incommode. Mais qu'y faire ? Toute femme qui se respecte doit avoir aujourd'hui la mise appropriée.

à chaque heure du jour : robe du matin, robe de midi, robe du soir ! robe de chambre, robe de salon, robe de rue ! robe de visites, robe de réceptions, robe de promenade aux champs ! robe de voyage en chemin de fer, robe de séance académique, robe de station dans les musées, robe de perquisitions dans les magasins ! robe de pluie, robe de vent, robe de soleil ! robe de mariage, robe de baptême, robe de bal et robe d'enterrement ! J'en passe et des meilleures. Dieu ! que cela doit être profitable à l'esprit et au cœur, que cela est bien fait pour élever l'intelligence et ennoblir les sentiments, cet emploi du temps qui consiste à changer de robes du matin au soir ! Changez, changez, mesdames ! amoncellez le velours, la soie, les dentelles et tout ce qui s'en suit entre vous et la porte du paradis ! Je ne vous assure point que cette chatoyante montagne ne vous gênera pas un peu pour y entrer, par exemple !

On revient de la promenade. Le dîner sonne. Ces dames changent de robe.

On a diné. Il y a salut solennel à l'église de Ces dames endossent la robe de circonstance pour s'y rendre.

Elles reviennent. On va faire de la musique et sauter jusqu'à minuit. Ces dames revêtent la robe de bal.

Une jeune fille joue une valse à contre-mesure. Une vieille dame estropie une polka. Personne ne veut plus se mettre au piano. Les danseurs se désespèrent. Je me sacrifie.

« Bravo ! crient les jeunes gens, quel doigté ! quel rythme !

— Vous êtes maîtresse de piano ? me demande madame de la Souterrinière par-dessus son épaule. »

Le monsieur aux yeux ronds sourit de plus belle. Il accapare mon père et le fait causer. Je crains même que le cher père ne cause trop...

Minuit sonne. Ces dames vont revêtir la robe de nuit. Bonsoir, Florence.

Je suis un peu en retard pour le déjeuner. Ces dames ont de nouvelles robes... Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? On m'accueille aujourd'hui comme une puissance..., malgré la simplicité de Jenny l'ouvrière ! Des compliments qui ont l'intention d'être spirituels et fins m'arrivent à travers les verres et les carafes ; on m'appelle mademoiselle Jeanne tout court, on me demande des nouvelles de ma Florence... Je voyais bien, hier, que mon père parlait trop ! Et l'on se déchaine contre les enfants terribles ! Les parents terribles sont plus à redouter cent fois !

Il me faut être maintenant de toutes les promenades, où j'ai le supplice d'entendre comparer la nature à des décors d'Opéra ! Conçois-tu rien de plus odieux, Florence ?

Les hommes lisent des journaux ; les femmes font de la tapisserie autour d'une table dans le parc. Voici le facteur. Il vide sa boîte sur la table en un seul tas : Tirons-nous-en comme nous pourrons ! Un coup de vent éparpille les missives ; toutes les mains s'entre-choquent à leur poursuite... gare aux erreurs !

Madame de la Souterrinière déchire une enveloppe qu'elle croit à son adresse, mais qui, en réalité, porte le nom du Crésus gourmet. Un avertissement d'huissier s'en échappe... d'un geste tragique, elle le tend au destinataire... coup de théâtre !

Le destinataire riposte par une autre enveloppe, soulignant de l'ongle l'adresse ;

« Madame de la Souterrinière, couturière. » Autre coup de théâtre !...

Le monsieur aux yeux ronds en rit à pleines dents ; mais c'est triste !... Pourquoi donc cette soif de paraître toujours, partout et quand même ? ce besoin de s'élever dans la mauvaise acception du mot ? cette manie générale du mensonge et de la vie fatice ?...

Ta JEANNE.



CHARADE

De mon premier la bouche est grande et circulaire,
Et j'ai vu de son flanc
Jaillir, grâce à la main de notre ménagère,
Mon entier tout fumant.
Ce n'est que mon second, cher lecteur, qui t'apporte
La force et la beaufé;
C'est lui qui vient plus tard ouvrir aussi ta porte
A quelque infirmité.
Par mon tout, l'estomac de plus d'un pauvre hère
Serait bien satisfait;
Et le meilleur diner, quoique tu puisses faire,
Sans lui reste incomplet.

MOSAÏQUE

Curiosités historiques.

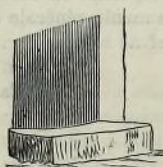
Abbeville et le Ponthieu avaient été cédés à l'Angleterre par le traité de Brétigny, de continuelles révoltes éclatèrent contre la domination de l'étranger; un abbeillois, nommé Ringois, qui s'était mis à la tête du mouvement, fut capturé par les Anglais et emmené à Douvres. On

lui offrit la liberté s'il consentait à prêter serment à Édouard III, il refusa; on le conduisit au sommet du château de Douvres : — Reconnaissez-vous pour maître le roi Édouard ? lui dirent les Anglais en lui montrant les flots qui se brisaient au pied du fort : — Je ne reconnais que Jean de Valois ! Il fut à l'instant précipité dans la mer.

RÉBUS



410
340
150



Le mot de la Charade contenue dans le numéro de Juillet, est : *Feuilleton*.

Explication du Rébus de Juillet : *La résolution double la force*.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY